"Dal mio Fidias" : correspondances de Liszt et de Rossini avec la duchesse Colonna, dite Marcello

Autor(en): **Vincent, Delphine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Jahrbuch für Musikwissenschaft = Annales suisses de musicologie = Annuario Svizzero di musicologia**

Band (Jahr): **33 (2013)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-835156

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Dal mio Fidias». Correspondances de Liszt et de Rossini avec la duchesse Colonna, dite Marcello

DELPHINE VINCENT (Fribourg)

La duchesse de Castiglione Colonna (1836-1879), sculptrice sous le pseudonyme de Marcello, fut en contact avec de nombreux compositeurs, dont Franz Liszt et Gioachino Rossini. Nous publions ici sa correspondance avec ces deux artistes. Ce regroupement nous semble se justifier, outre la destinataire commune, par le contenu des lettres, révélant un fort intérêt des deux hommes pour l'art de Marcello. En effet, si Liszt parle exclusivement de sculpture dans les lettres conservées aux Archives de l'Etat de Fribourg, Rossini écrit à la duchesse Colonna pour la remercier de l'envoi de l'un de ses bustes. La sculpture est donc au cœur de ces échanges épistoliers plutôt que la musique, qui n'a, toutefois, pas été absente de leurs rapports. En effet, la correspondance de la duchesse Colonna avec sa mère[1], ainsi que ses écrits intimes, mentionne des discussions musicales avec ces grands maîtres. En outre, l'amitié qui les lie conduit Marcello à sculpter le buste de Liszt (1869; Fig. 1) et une *Rosina* (1869; Fig. 2), le principal personnage féminin du célébrissime *Barbiere di Siviglia*. La duchesse Colonna a donc entretenu une relation privilégiée avec ces deux compositeurs. Toutefois, son rapport à la musique dépasse de loin ces amitiés: parfois des pièces musicales jouent un rôle important dans la genèse de ses œuvres, comme ce fut le cas pour *la Gorgone* (1865) liée au *Persée* de Jean-Baptiste Lully. Enfin, ce lien avec la musique plane sur toute son œuvre en raison du choix d'un pseudonyme musical.[2]

* Je tiens à remercier tout particulièrement de leur aide dans mes recherches: la Fondation Marcello et sa présidente Mme Monique von Wistinghausen, qui a gracieusement mis à disposition ses archives et permis l'édition critique de ces lettres; le personnel des Archives de l'Etat de Fribourg et son directeur M. Alexandre Dafflon, le Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg et sa directrice adjointe Mme Caroline Schuster Cordone, le Museo Vincenzo Vela de Ligornetto et sa directrice Mme Gianna A. Mina; le Fonds national suisse de la recherche scientifique qui a financé le projet de recherche *L'autre Marcello. Correspondance et écrits intimes d'Adèle d'Affry, dite Marcello*, ainsi que tous les collaborateurs de ce projet.

1 La comtesse Lucie d'Affry (1816-1897), née de Maillardoz.

2 Nous avons étudié ce rapport de Marcello à la musique dans «Marcello et la musique: la part de l'ombre de l'inspiration?», à paraître in *L'autre Marcello. Adèle d'Affry, ses écrits, sa vie, son siècle*, actes du colloque international (Fribourg, 27-28 novembre 2014), sous la dir. de Aurélia Maillard Despont et Michel Viegnes, Paris, Classiques Garnier.

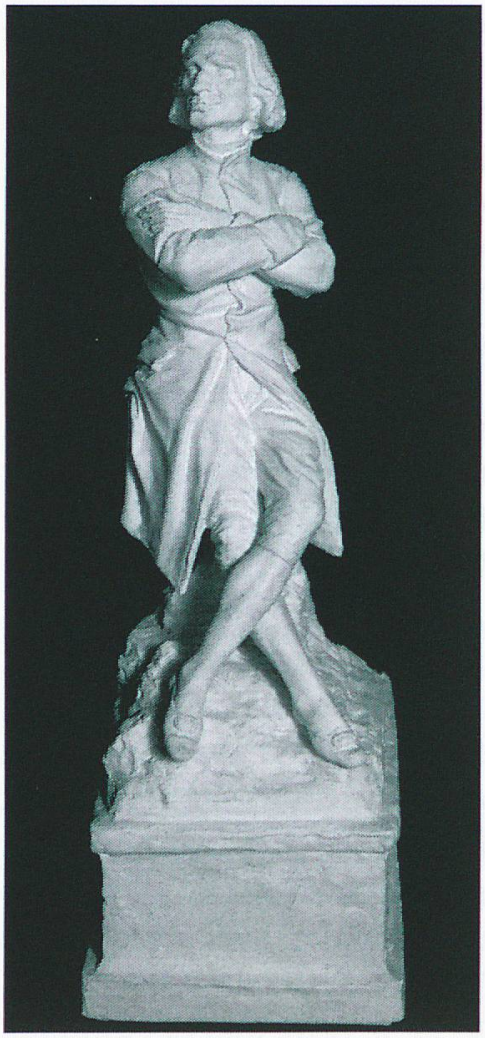

Fig. 1: Marcello, *Portrait de Franz Liszt*, plâtre, 1869, Fondation Marcello, © Museo Vincenzo Vela Ligornetto / foto Mauro Zeni.

Fig. 2: Marcello, *La Rosina*, terre cuite, 1869, Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard.

Marcello – Liszt

La duchesse Colonna et Liszt se sont très probablement rencontrés dans un salon parisien dans les années 1860. Il n'est malheureusement pas possible de dater cet événement plus précisément. Une lettre de Gustave Doré[3] à la duchesse témoigne de ces soirées partagées:

Il me souvient que vous m'aviez dit qu'il vous serait agréable d'assister à l'audition du Dante de l'abbé Liszt et qui est enfin arrêtée pour demain soir 9h (vendredi) chez moi. Je

3 Gustave Doré (1832-1883) fut un peintre, un graveur et un sculpteur français. Il illustra également des chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

m'empresse donc de vous dire, chère madame, que serai très heureux et honoré que vous voulez bien être des nôtres.[4]

Le 10 mai 1866, Liszt avait joué avec le pianiste Francis Planté (1839-1934) *les Préludes* et *Tasso*, dans une version pour deux pianos, chez Rossini. Le lendemain, il interprétait, avec Camille Saint-Saëns, une version pour deux pianos de la *Dante-Symphonie*, lors d'une soirée chez Doré. A cette période, il fut également en contact avec Charles Gounod, qui lui fit entendre des parties de son futur *Roméo et Juliette*.[5] La duchesse Colonna était en rapport avec Rossini et elle le sera avec Gounod. Il s'agit donc d'un tout petit monde, dans lequel il est difficile de déterminer qui a connu qui en premier. Toutefois, la manière dont Liszt décrit la duchesse Colonna à la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein[6] nous fait penser qu'ils se sont rencontrés seulement en 1866 :

Je me suis acquitté d'une petite corvée musicale chez Mme Girardin[7]. La D^sse^ Colonna, qui s'est fait une grande réputation de sculpteur, sous le pseudonyme de Marcello, était de ce petit dîner improvisé. Elle exposera cette année un grand buste de Marie Antoinette [Fig. 3-4], et travaille maintenant à celui de l'Imp. Eugénie[8] [Fig. 5]. C'est une fort belle personne de 30 ans environ – fort patronnée par le Nonce, Mr Thiers, Mr Cousin, etc., et fort en amitié avec les Girardin – voire même avec Mr Nigra, dit-on[9]. Elle a un peu de l'allure de Mme Kalergis[10], et presque sa taille.[11]

---

4 Archives de l'Etat de Fribourg, Papiers Marcello I.2.Doré.5. Les citations de cotes d'archive étant toutes tirées de ce fonds, nous ne reporterons plus la mention « AEF Papiers Marcello ». En outre, nous donnons les citations dans une orthographe modernisée.

5 Alan Walker, *Franz Liszt. The final years 1861-1886*, [Ithaca], Cornell University Press, 1997, p. 104.

6 La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein (1819-1887) fut la compagne de Liszt dès 1847.

7 Il s'agit probablement de la seconde épouse d'Emile de Girardin (1802-1881), fondateur de *la Presse*, Wihelmina Josephina Rudolphina Brunold (1834-1891).

8 Marcello a sculpté parallèlement deux bustes de Marie-Antoinette, *Marie-Antoinette à Versailles* et *Marie-Antoinette au Temple*. Les deux ont été exposés au Salon de 1866. Invitée aux séries de Compiègne, la duchesse Colonna fut une amie fidèle de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie, dont elle réalisa le buste en 1866.

9 Le nonce apostolique à Paris était alors Flavio Chigi (1810-1885), représentant le Saint-Siège en France entre 1861 et 1873. Adolphe Thiers (1797-1877) fut un avocat, journaliste et homme politique français. Il fut président de la République française entre 1871 et 1873. Victor Cousin (1792-1867) fut un philosophe et homme politique français. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la philosophie au XVIIIe siècle*. Costantino Nigra (1828-1907) fut un philologue et homme politique italien.

10 La comtesse Marie de Moukhanoff-Kalergis, née comtesse Nesselrode (1822-1874). Elle était une amie de Liszt et de Richard Wagner, ainsi qu'une élève de Frédéric Chopin. A sa mort, Lizst a composé la *Première élégie* (S.196) « zum Gedächtnis der Frau Marie von Moukhanoff geb. Gräfin Nesselrode ».

11 Lettre du 9 avril 1866, *Franz Liszt's Briefe*, gesammelt und hrsg. von La Mara [Marie Lipsius], Vol. 6 : *Briefe an die Fürstin Sayn-Wittgenstein III*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1902, p. 109.

Fig. 3: Marcello, *Marie-Antoinette dauphine*, marbre, 1866 (modèle après 1879), Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard.

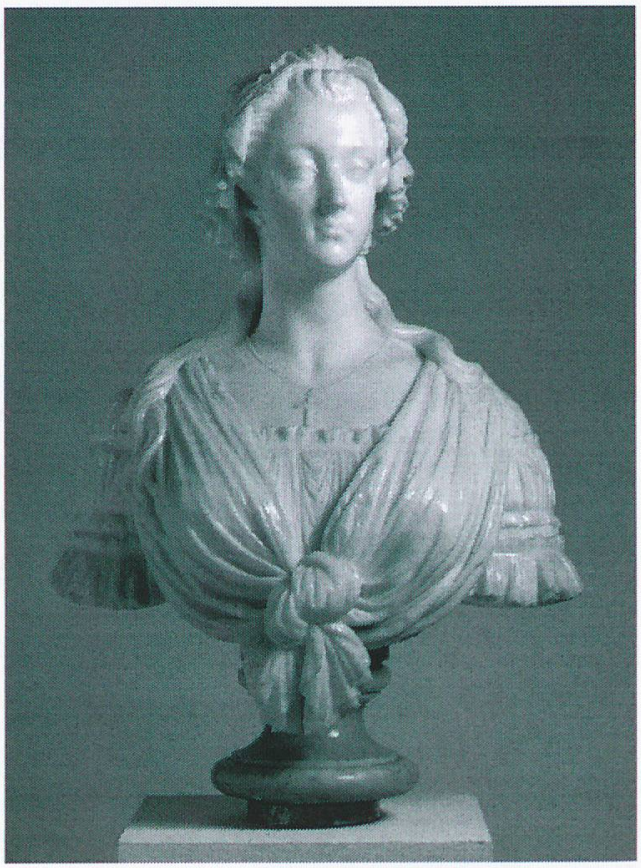

Fig. 4: Marcello, *Marie-Antoinette au Temple*, marbre, 1866 (modèle après 1879), Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard.

En 1868, la duchesse Colonna et Liszt se fréquentent assidûment à Rome. Elle raconte alors à sa mère un enchaînement d'événements amusants dans une lettre du 8 avril 1868:

Avant-hier soir, les Malortie[12] sont venus dîner, et Cécile[13] avait engagé d'ennuyeuses vieilles femmes allemandes, j'ai emmené la jeunesse, les deux jolies Malortie, Romain[14], et Edmond d'Alt[15] dans le petit salon où nous avons joué des charades. Romain en bouillant Achille, et en chat, Maurice[16] dans le rôle de Litzt [sic], ont été très comiques, Cécile était tout juste contente. [...] Adieu bonne et chère maman une interminable visite de Teresa

12 Il s'agit probablement de Caroline von Malortie (1819-1908), veuve d'Hermann Georg Christian von Malortie (1807-1866) et de ses deux filles Julie (1841-1914) et Olga (1852-1916).

13 Cécile d'Ottenfels (1839-1911), était la sœur de la duchesse Colonna.

14 Le fils de sa tante, Romain de Diesbach de Belleroche (1840-1878).

15 Edmond d'Alt (1840-1908), baron d'Alt de Prévondavaux. Il s'était engagé en 1867 dans les zouaves pontificaux.

16 Il pourrait s'agir de Maurice (Moritz) d'Ottenfels-Geschwind (1820-1907), le mari de Cécile d'Affry, toutefois, il n'appartient pas à la «jeunesse».

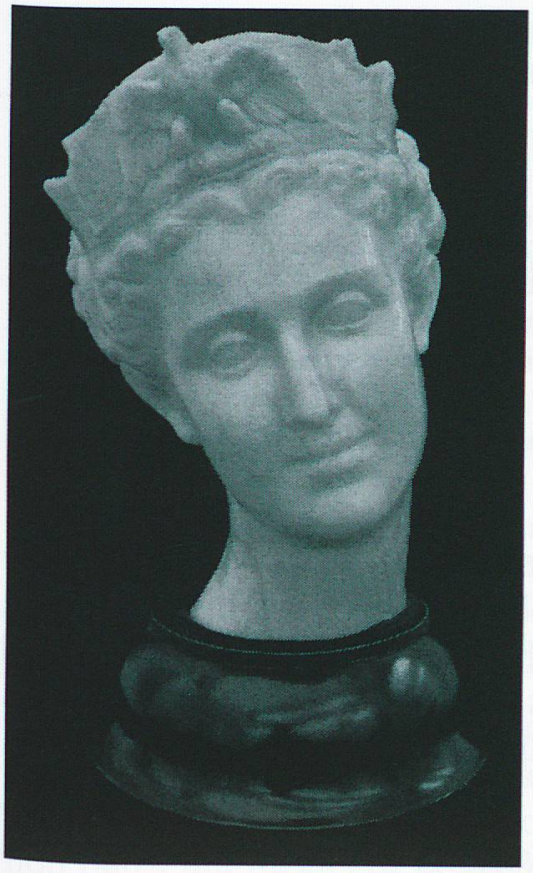

Fig. 5 : Marcello, *L'Impératrice Eugénie*, cire, 1866, Fondation Marcello, © Museo Vincenzo Vela Ligornetto / foto Mauro Zeni.

Colonna[17], la grosse cousine m'a retenue, et aussi celle de Litzt [sic] à qui j'avais toute la peine du monde de ne pas rire au nez en pensant à la charade.[18]

Quant à Liszt, il rend compte de leurs nombreux contacts dans une lettre à Agnes Street-Klindworth[19] :

Vous trouverez le Baron Ottenfels (conseiller de l'Ambassade d'Autriche à Rome depuis 8 ou 10 ans) Ministre en Suisse. Sa belle-sœur, la Duchesse Castiglione-Colonna (qui signe ses œuvres de sculpture *Marcello*) vient de faire ici une charmante statue d'une petite fille, sa nièce, Mlle d'Ottenfels[20]. Je vois assez souvent Mme Colonna, partout et toujours fort entourée d'hommages. Donnez-moi des nouvelles de Sax – et demandez-lui s'il a dans son atelier de Paris ma statuette[21]. Je lui demanderai de l'offrir à son collègue Mme Colonna-Marcello, à laquelle j'en ai parlé.[22]

17 Il ne peut s'agir de l'épouse de Marcantonio Colonna car son mariage a lieu en 1875. En revanche, ce pourrait être sa belle-sœur Teresa Colonna (1823-1875) qui avait épousé don Alessandro Torlonia (1800-1886).

18 I.1.1.1868.22.

19 Agnes Street-Klindworth (1825-1906) fut une élève de piano de Liszt, avec lequel elle échangea une vaste correspondance.

20 La statue de Lily d'Ottenfels (née en 1864) est perdue, il n'en reste qu'un portrait dessiné par Marcello.

21 Bernhard Sax avait réalisé deux bustes de Liszt, prisés par ce dernier.

22 Lettre du 13 juin 1868, *Franz Liszt's Briefe*. Vol. 3 : *Briefe an eine Freundin*, 1894, p. 201.

Entre mai (Liszt est alors de retour dans la cité pontificale après un séjour à Weimar) et juillet 1869, ils sont très souvent en contact, comme en témoigne la correspondance de la duchesse Colonna avec sa mère. Dans une lettre du 30 mai 1869, elle lui écrit:

Je vous ai écrit hier, et je recommence pour vous raconter nos joies, c'est à dire le dîner à Papa Giulio[23], de Cécile[24], avec les Armand[25], Litzt [sic], Hébert[26] et deux attachés de l'ambassade de France. Cela s'est bien passé, quoique dans un rustique bizarre. On a dîné sur la loggia, dans la grotte, et en trois petites tables, quoique les convives ne fussent pas tous très drôles, on a pourtant été très gai, c'est le mérite des fêtes improvisées. Chacun était sur un tabouret la nappe servie sur des selles à modeler, et le repas de la gargotte en face, pas trop mal.[27]

Le 14 juin de la même année, la duchesse Colonna écrit à sa mère: «Le bon Hébert Lizt [sic] et d'Epinay[28], voilà les seuls avec la belle Mme de Tallenay[29], qui restent dans notre désert. [...] J'ai passé encore 24 heures à Frascati c'était très agréable, nous avons été avec Litzt [sic] et Arco[30], à Grotta Ferrata, voir les peintures du Dominiquin».[31] Le 9 juillet 1869, la

23 Lieu où est situé l'atelier de Marcello à Rome (ou plus exactement à l'époque juste en dehors, car situé non loin de Piazza del Popolo).

24 Les d'Ottenfels se rendaient en Croatie, en Styrie, puis à Vienne. Ils ne font que passer à Rome.

25 Maurice d'Ottenfels comptait parmi ses amis un comte Armand, qui pourrait être Ernest Armand (1829-1898), diplomate français, qui fut premier Secrétaire à Rome à l'ambassade près le Saint-Siège et chef de cabinet du Ministre des Affaires étrangères en 1869.

26 Ernest Hébert (1817-1908), premier prix de Rome en peinture en 1839, était alors le directeur de la Villa Médicis, et tentait de former Marcello à sa manière en peinture. Cf. Henriette Bessis, *Marcello sculpteur*, Fribourg, Musée d'Art et d'Histoire, 1980, p. 223. En tant que directeur (1867-1873), il a ouvert l'Académie de France aux séances musicales, dont Liszt faisait partie.

27 I.1.1.1869.17.

28 Prosper d'Epinay (1836-1914) était un sculpteur et caricaturiste français. Après avoir résidé à la Villa Médicis, il fonde, en 1864, un atelier via Sistina, qu'il dirigera jusqu'en 1912.

29 La marquise de Tallenay, née Olga Illyne (?-1915), dont Marcello sculpte un buste en 1874.

30 Il s'agit du comte Alexander Karl Felix Candidus von Arco (1834-1892).

31 I.1.1.1869.21. Domenico Zampieri, dit Le Dominiquin (1581-1641). L'abbaye territoriale de Sainte-Marie de Grottaferrata renferme dans sa Cappella dei Santissimi Fondatori Bartolomeo e Nilo des fresques (*Madonna col Bambino, San Nilo e San Bartolomeo*). La duchesse Colonna appréciait ses œuvres, tout en les plaçant en-dessous de celles de son idole Michel-Ange, comme en témoigne une entrée de ses carnets datant de janvier-février 1865: «Voyez les sibylles de Michel-Ange [*La Sibylle de Cumes*; *La Sibylle de Delphes*; *La Sibylle libyenne*; *La Sibylle persique*; *La Sibylle d'Erythrée* dans la Chapelle Sixtine, 1508-1512], elles ont ce regard étrange et superbe, incompréhensible à la foule. Le St Jean du Dominiquin [*Saint Jean*

duchesse écrit à sa mère : « Je pars pour Frascati avec Litzt [sic], chez les Caetani. »[32] Enfin, le 13 juillet : « Nous avons eu un très beau concert chez la Rospigliosi[33] avec Litzt [sic]. »[34] Suite aux déplacements de Liszt – fin août et début septembre il est à Munich pour assister aux répétitions du *Rheingold* en l'absence de Richard Wagner[35] – nous avons alors cinq lettres de sa main à la duchesse Colonna, la première datant du 12 septembre et envoyée de Rome à son retour de la capitale bavaroise. La deuxième, non datée, semble avoir été rédigée au début du mois d'octobre, alors que la duchesse est malade (Liszt fait allusion à son mauvais état de santé). En effet, cette dernière écrit à sa mère le 17 octobre en lui confiant :

> J'ai souffert l'impossible de rhumatismes, tous ces temps-ci, des douleurs partout, pour cause de tramontana[36], après de grandes fatigues, ma constitution n'endure pas le froid sans souffrances dans toute la musculature. J'aurais dû aller aux eaux mais le ciel così ha voluto, en faisant tomber la statue[37] au commencement d'août, au moment de mouler.[38]

Cette deuxième lettre datant d'un samedi a probablement été écrite le 9 octobre ou éventuellement le 2 octobre. Les deux dernières missives, selon l'ordonnancement des Archives de l'Etat de Fribourg, sont des billets non datés qui évoquent la visite de Liszt dans l'atelier de Marcello et qui sont très probablement liés à la sculpture du buste de ce dernier qui date de cette période. La duchesse Colonna en rend compte à sa mère dans une lettre du 23 octobre 1869 : « Je fais la statuette de Lizt [sic] dont il est très satisfait sa princesse Wittgenstein aussi, il part demain en sorte que je n'ai pas un moment. »[39] Le 26 octobre, elle écrit à sa mère :

---

l'Evangéliste, vers 1627-1629] aussi, la forme est moins noble, il est plus faible et plus doux que les colosses du grand maître, mais l'idée est la même, l'esprit est là. Il inspire ce sublime évangile : In principio erat Verbum. » ; II.2.1.8.

32 I.1.1.1869.27. Il s'agit de la famille de Michelangelo Caetani, duc de Sermoneta (1804-1882). De nombreuses personnalités sont passées dans son salon, dont François-René de Chateaubriand, Stendhal, Franz Liszt et Honoré de Balzac.

33 La princesse Rospigliosi (1825-1899), née Françoise de Nompère de Champagny, épouse le prince Clemente Rospigliosi en 1846. Son palais romain était situé Via del Quirinale, il accueillit de nombreux bals et festins, réputés pour leur splendeur.

34 I.1.1.1869.29.

35 Cf. Franz Liszt, *Correspondance. Lettres choisies*, présentées et annotées par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987, p. 479.

36 Il s'agit d'un vent froid et sec.

37 Allusion à la chute de sa sculpture *la Pythie*, qui est souvent dénommée « la Sibylle » dans sa correspondance.

38 I.1.1.1869.40.

39 I.1.1.1869.41. Une lettre de Liszt à la princesse Marie von Hohenlohe-Schillingsfürst datée du 26 octobre 1869 à la Villa d'Este le confirme : « Depuis avant hier je me suis installé dans la tourelle de la Villa d'Este. » Cf. Liszt, *Correspondance. Lettres choisies*, p. 488.

Lizt [sic] est parti, et sa statuette chôme jusqu'à son retour, il passe l'hiver à Tivoli, pour travailler tranquille loin des forestiers qui arrivent par troupes, et me mélancolisent aussi, car je ne me soucie pas de ces gens, même des amis, jusqu'à ce que je sois peintre. [...] La P^cesse^ Wittgenstein, bonne amie de Lizt [sic], est si contente de la statuette que j'en fais qu'elle m'a donné un très joli chapeau.[40]

Par conséquent, le classement actuel des lettres dans les Archives de l'Etat de Fribourg semble erroné. Les deux billets non datés doivent être insérés entre la deuxième et la troisième lettre, du 9 novembre. Ils datent probablement des samedi 16 et dimanche 17 octobre. La troisième lettre fait suite au départ de Liszt pour Tivoli : elle est envoyée de la Villa d'Este – où il s'était retiré pour composer en paix dès fin octobre.[41]

Durant cette période, la duchesse Colonna et Liszt se rencontrent dans un autre cercle que celui de Paris, mais toujours lié à un groupe d'artistes français, celui qui gravite autour de la Villa Médicis, dont notamment Hébert, son directeur, qui écrit à la duchesse : « Pourquoi Liszt ne me dit-il pas un mot de son désir, je m'empresserai d'envoyer une carte demain chez le curé N. de l'inviter à venir le soir. Où est-il descendu ? Qu'en pensez-vous ? Faut-il le faire ? ».[42]

Par la suite, on ne trouve plus guère d'allusions à Liszt dans la correspondance de la duchesse Colonna avec sa mère, excepté quelques anecdotes[43]

40 I.1.1.1869.42.

41 Cf. Liszt, *Correspondance. Lettres choisies*, p. 479. Liszt était régulièrement l'invité du cardinal Hohenlohe dans la villa d'Este à Tivoli.

42 Lettre de [1869] d'Ernest Hébert à la duchesse Colonna ; I.2.Hébert.4. Une autre missive d'Hébert datée d'un 21 novembre mentionne Liszt : « Je pense que l'adresse que vous me donnez doit suffire pour Liszt. » ; I.2.Hébert.51. En outre, il écrit à la duchesse Colonna le 17 avril 1870 : « J'ai vu la Princesse de Wittgenstein et je lui ai dit combien vous aviez été sensible à son petit souvenir et tous vos regrets de n'avoir pas pu lui écrire ensuite. » ; I.2.Hébert.8.

43 « Autre histoire, Litzt [sic] avait à ses trousses une polonaise, Mme Janina qui se trouvait mal à ses concerts, partout cela le touchait un peu, mais elle a fini par tant l'ennuyer qu'il l'a priée d'aller faire connaître sa musique aux Américains, elle y est allée, et n'a eu aucun succès. Elle avait beau lui écrire, il lui avait défendu de le faire, et il ne répondait pas. Alors elle revient d'Amérique, et arrivée chez lui à Pesth, armée d'un revolver dont elle tire deux coups sur lui, la police arrive, on veut la juger, mais le maestro intervient, et obtient pour cette femme qui l'aime trop, d'être seulement reconduite hors de la Hongrie avec défense de l'état, d'y rentrer. Et la Hongrie donne 25 mille f^s^ de rente à Litzt [sic] pour qu'il n'en sorte pas. Grand désespoir alors de la P^cesse^ Wittgenstein à Rome. », lettre à sa mère du 24 octobre 1872 ; I.1.1.1872.37. Puis, datée du 4 juillet 1874 : « Je vous enverrai un livre d'une certaine Mme Janin, qui conte avec la dernière impertinence ses amours avec Litzt [sic], le plaisir qu'elle a eu à le faire manquer à ses vœux, elle l'abime ensuite pour sa vanité après avoir voulu le tuer. Il y a deux pages sur sa jalousie à mon égard, je ne le méritais guère pourtant, de fureur elle se fait faire une robe chez Worth, puisque ce n'est que ces femmes à chiffons qui plaisent. Elle me trouve assez jolie, mais une beauté du Quartier Latin.

et une allusion à un adage de Liszt contenu dans une lettre du 20 mars 1874 :

J'ai pris la décision d'envoyer mon tableau à l'Exposition[44]. Après avoir recueilli durant une semaine toutes sortes d'appréciations, et sur l'œuvre, et sur le fait de l'exposer, et y avoir mûrement réfléchi, j'ai préféré me faire discuter, que me laisser oublier, et attester de mes récents efforts, quoique leur succès soit contestable. On ne s'intéresse qu'à ce qui est vivant, sait lutter, souffrir, mais donner la preuve aussi d'une puissante organisation. Or je vais vous établir le pour et le contre de cette cause, en vous rappelant d'abord un propos de Litzt [sic] qui m'a toujours paru bien vrai, c'est qu'il vaut mieux faire ses propres sottises, celles qui sont dans votre caractère parce qu'on a quelque chance de les faire avec grâce plutôt que celles qu'on vous conseille. D'ailleurs, je ne suis point sans de sages conseils, pour exposer cette œuvre imparfaite, mais qui atteste paraît-il, de rares qualités.[45]

Cependant, il semble que les deux artistes ont continué à se rencontrer périodiquement et s'estiment toujours. Une lettre du colonel Huber-Saladin[46] à la comtesse d'Affry en témoigne. Nous la retranscrivons, bien que non adressée à la duchesse Colonna, car elle contient une longue description des célébrations commémoratives tenues en Hongrie du 8 au 11 novembre 1873, en l'honneur des cinquante ans de carrière artistique de Liszt[47] :

Enfin j'en ai pouffé toute la nuit à réveiller toute la maison, elle a délibéré si elle m'étranglerait, je pense qu'elle s'est convaincue que je me moquais de son idéal et m'a fait grâce. Elle drape bien autrement les autres amis de Litzt [sic], c'est une tête à l'envers, une méchante folle.»; II.2.2.3.20. Enfin, elle écrit à sa mère le 9 juillet 1874 : «Vous rirez bien du livre, de la cosaque, cette femme est une méchante folle, Hébert dit que c'est un assassinat moral pour Litzt [sic].»; I.1.1.1874.41. Hébert avait mis en garde Liszt contre la folie vengeresse de Madame Janina dans une lettre de novembre 1871. La duchesse Colonna fait allusion à Olga Janina (en réalité Olga Zielinska) jeune pianiste, née en 1845, prétendument comtesse cosaque qui tenta de tirer sur Liszt. En 1874, elle publie un roman autobiographique : *Souvenirs d'une Cosaque*, sous le pseudonyme de Robert Franz, qui raconte ses soi-disant amours avec Liszt, il sera suivi par trois autres ouvrages de ce type (*Souvenirs d'un pianiste* ; puis sous le pseudonyme de Sylvia Zorelli : *les Amours d'une Cosaque par un ami de l'abbé X* et *le Roman du pianiste et de la Cosaque*).

44 Il s'agit de la Conjuration de Fiesque (1874).

45 I.1.1.1874.12.

46 Jean Huber-Saladin (1798-1881) colonel fédéral, philanthrope et écrivain. Grand ami de la famille, il fut chargé par la comtesse d'Affry de veiller sur sa fille Adèle dès 1860.

47 Liszt écrit, notamment, à sa fille Cosima à ce sujet. Il raconte également les festivités dans plusieurs lettres à la princesse Wittgenstein, cf. *Franz Liszt's Briefe*. Vol. 7 : Briefe *an die Fürstin Sayn-Wittgenstein IV*, 1902, pp. 40-45. Il retranscrit ce qui aurait été sa réponse au toast de Mgr Haynald : «'Je remercie Dieu de m'avoir accordé une enfance pieuse. Les mêmes sentiments de religion animent mes compositions depuis la Messe de Gran jusqu'à l'œuvre que vous avez entendue hier. C'est ainsi que j'ai pu en toute sincérité et simplicité entrer au Vatican, comme vous le savez', etc.», Ibid., p. 43. Un compte-rendu des festivités a été publié dans la *Neue Zeitschrift für Musik*, vol. 69, n° 48, 21 novembre 1873 par Adolph Spiller sous le titre «Franz Liszts fünfzigjährige Jubiläumsfeier in Pest».

En arrivant le 8 [novembre] la veille de l'Oratorium de Liszt[48]. La ville de Pest, fière de l'illustration qui est revenue se fixer depuis trois ans dans sa ville natale, a voulu célébrer le jubilé des cinquante années de sa carrière musicale. La grande société qui tient le sceptre de l'harmonie hongroise a fait les frais d'une audition admirable de l'Oratorium, exécuté une première fois à Weimar assez bien, et plus tard médiocrement à Vienne[49]. Ici, rien n'a été épargné pour faire venir de loin ce qui pouvait manquer à l'exécution locale. La chose a pris en Allemagne surtout le caractère d'une grande solennité artistique; on est venu de loin à cette espèce de Congrès de l'Art. Notre ami, l'Archevêque Haynald[50], a été prié de vouloir bien présider la commission qui s'est formée pour offrir au Jubilar, comme on dit en hongrois, une médaille d'or commémorative d'une fort belle exécution; le profil Dantesque y prêtait. J'ai vu le très aimable archevêque et Liszt en arrivant, ce qui m'a permis d'assister à l'Oratorium et au banquet dans les conditions les plus agréables. Inutile d'ajouter que les premières paroles des deux illustres ont été de me demander des nouvelles de votre illustre fille. La Redoute où l'Oratorium a été exécuté est un immense palais et la salle gigantesque d'une splendeur artistique merveilleuse. L'orchestre, les chœurs étaient admirables et dans les proportions de l'ensemble. Les solos, femmes et hommes, chantés par des artistes du grand théâtre; le tout d'un grand effet vraiment solennel. L'Archevêque et Liszt étaient au centre du premier rang des spectateurs, devant le chef d'orchestre. Sur la même ligne les personnes privilégiées, notabilités et notabilités hongroises et étrangères allemandes y comprises. Au seul rang de loges, Andreassi [sic][51] et une grande partie des ministres et du corps diplomatique venu de Vienne. J'étais assez près de l'Archevêque et de Liszt pour pouvoir leur parler. A côté de moi, se trouve la Baronne d'Eichthal[52] qui m'a bien vite demandé des nouvelles de votre fille bernoise[53]; elle était à Vienne en même temps qu'elle sans s'en douter. Je suis un profane indigne de parler d'une aussi grande musique. En suivant le texte latin j'ai pu cependant comprendre l'enthousiasme général et partager quelques émotions. Les trois heures d'exécution ne m'ont pas paru longues. On dit la composition très savante et la furia des applaudissements s'est soutenue du commencement jusqu'à la fin. Quand Liszt se levait pour saluer la main sur son cœur, les

48 Il s'agit de l'oratorio *Christus* qui a été exécuté le 9 novembre 1873 à la Redoute, sous la direction de Hans Richter (1843-1916), qui était alors le chef de l'orchestre du Théâtre national hongrois (1871-1875). Les solistes étaient Katalin Náday, née Widmár, soprano, Emma Kvassay, née Saxlehner, contralto, Richard Pauli, ténor, Fülöp Láng, baryton et Károly Köszeghy, basse, avec Ferenc Bellovics à l'orgue et de Gyula Erkel à l'harmonium.

49 Le 29 mai 1873, Liszt avait dirigé la création de *Christus* en version intégrale dans l'église Herder à Weimar. Wagner, sa fille Cosima, Apponyi, etc. étaient présents. Un mouvement isolé, «Die Seligpreisungen» (n° 6) avait été joué, en 1859, à l'occasion du mariage de la fille de la princesse de Wittgenstein. Liszt a séjourné à Vienne du 26 au 30 octobre 1873.

50 Lajos Haynald (1816-1891) était archevêque de l'archidiocèse Kalocsa-Bács depuis 1867. Il fut créé cardinal en 1879. Très lié à Liszt, il était le fondateur et le président du Comité Liszt constitué pour préparer le jubilé.

51 Le comte Gyula Andrássy (1823-1890) a été premier ministre du royaume de Hongrie (1867-1871), puis ministre des Affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise (1871-1879). A la même période, il reçoit la dédicace de *Szózat und Hymnus* (S.353).

52 Il pourrait s'agir de l'épouse, Cécile Rodrigues-Henriques (1823-1877), du baron Gustave d'Eichthal (1804-1886), philosophe et helléniste qui a commenté les textes bibliques. Il était adepte du saint-simonisme.

53 Cécile d'Ottenfels dont l'Engi (Enge) était la résidence bernoise.

chœurs et l'orchestre se joignaient aux explosions du public. La salle pouvait contenir de 2500 à 3000 personnes. Lundi un banquet, au grand hôtel Hungaria, réunissait environ 300 personnes.[54] L'Archevêque présidait au centre de la table d'honneur du fer à cheval. A sa droite le Jubilar, à sa gauche la Comtesse Munchannoff [ns?] Calergy [Moukhanoff-Kalergis]. A la droite de Liszt, la Baronne Magendorff [sic][55]. Un ministre hongrois entre Mad. Munchanoff [sic] et la charmante comtesse Demnoff [sic] fille de Mad. Minghetti[56]; puis du même côté, l'envoyé du Duc de Weimar[57] pour la circonstance Baron je ne sais quel nom, puis Mlle de Loë [sic][58], dont la mère était à l'autre bout de la table. J'étais presque en face du président, madame d'Eichtahl [sic] à côté de moi; un ministre à ma gauche et plus loin un Comte Appony [sic][59], l'un des orateurs du banquet et membre de la haute chambre. Le premier toast en hongrois a été porté par l'Archevêque avec une verve, un entrain admirable; le fond était surtout patriotique. Je ne comprenais pas un mot, mais on lisait facilement ce qu'il disait sur son visage. Les gestes étaient aussi nobles que gracieux; il en avait un adorable pour replacer son petit bonnet violet coquettement placé un peu trop sur le côté gauche et qui a fini par perdre tout équilibre et lui glisser derrière le dos. Enthousiasme, pour le discours, très bruyant. Liszt a raconté très simplement et modestement, en français, sa vie d'artiste, ses commencements difficiles et le secours qu'il a trouvé chez les compatriotes dont il n'a jamais parlé la langue; c'était touchant de reconnaissance pour les personnes qu'il a nommées et dont plusieurs étaient présentes. Applaudissements chaleureux. Discours officiels, courts le maire de Pest, un ministre, l'envoyé de Weimar et d'autres venus d'Allemagne. Second discours de Monseigneur Haynald en allemand; la Hongrie, ses progrès, l'art hongrois, l'avenir. Nouveaux applaudissements; le petit bonnet moins ému qu'aux paroles hongroises. Le jeune Appony [sic], aussi brun qu'Alexandre[60] est blond, grand, élancé, d'une belle et intelligente figure, a admirablement parlé en excellente langue allemande. Discours très élevé sur le rôle de l'art dans la civilisation actuelle; la vie de Liszt a été résumée par le mot Génie oblige. Parole simple, sans emphase, de penseur et de gentilhomme. Gravité, sérieuse, émue en parlant de sa Hongrie. [Dans la marge, autre

54 Le 10 novembre 1873 à 14 heures fut donné un grand banquet en l'honneur de Liszt à l'hôtel Hungaria.

55 La baronne von Meyendorff, née princesse Gortchakoff (1830-1926), était la veuve de l'ambassadeur russe à Rome, le baron Félix von Meyendorff. Elle était l'amie intime de Liszt et vivait à Weimar avec ses fils. Elle cherchait à faire se réconcilier Liszt et sa fille Cosima.

56 La comtesse Marie Dönhoff (1848-1929), qui était la fille de Laura Minghetti. Née princesse Camporeale, son premier mari, le comte Carl Dönhoff était premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Vienne. Elle épousera en secondes noces le prince Bernhard von Bülow en 1886. Elle était très amie avec Cosima Wagner et admiratrice de Liszt.

57 Le grand-duc Karl August von Sachsen-Weimar-Eisenach (1844-1894). Le 26 août 1873, il épousa la princesse Pauline von Sachsen-Weimar-Eisenach (1852-1904). Liszt composa pour leurs noces les «Wartburg-Lieder» de *Der Braut Willkomm auf Wartburg* du poète Joseph Victor Scheffel (1826-1886).

58 Mademoiselle de Loën était la fille du baron August von Löen (1828-1887), l'intendant du théâtre de Weimar. Sa mère était Marie von Salza und Lichtenau. Le baron von Loën a donné un toast lors du banquet, en tant qu'envoyé du duc de Weimar.

59 Le comte Albert Apponyi (1846-1933) fut député au Parlement de Budapest dès l'âge de 26 ans. Il fut ministre des cultes et de l'instruction publique (1906-1910, 1917-1918).

60 Allusion au comte Alexandre Apponyi von Nagy-Apponyi (1844-1925), fils de Rodolphe II Apponyi. Il fut chambellan impérial, diplomate et membre héréditaire de la deuxième Chambre hongroise. Il fut très proche de la duchesse Colonna.

encre : Plusieurs télégrammes arrivent au Banquet, lus par le président : un de Wagner en vers[61]]. Succès général bien mérité. Le champagne aidant et les excitations d'une musique hongroise enragée par les premiers exécutants du genre tout national, produisent leur effet, un tapage pris à l'autre bout du registre que le tapage démocratique suisse ou français, a forcé le président à des carillons répétés de son timbre, le tout gaiment, gracieusement, en répétant le mot : Eillan ; écoutez ! pour venir en aide aux retardataires orateurs montés sur leurs chaises. Les dames ont été charmantes et d'un grand entrain. Je ne me figure pas des françaises à pareille fête. J'ai beaucoup causé avec Mad. Muchannoff [sic] au travers de la table. Elle se dit trop pauvre pour venir à Paris, où dit-elle, elle ne retrouverait presque plus d'anciennes connaissances. Le dîner, commencé à 2 heures n'était pas terminé à 7. Personne ne s'est plaint. [Au verso, autre encre sur le côté : Pour ne pas répéter la même chose sur Pest ; veuillez envoyer cette relation Jubilarde à l'Engi.].[62]

Il ne reste pas de traces d'une éventuelle relation de ces journées à la duchesse Colonna de la main du colonel. Toutefois, le contact avec Liszt existe toujours, bien que certaines rencontres n'aient finalement pas lieu comme le révèle une lettre de Liszt à la princesse Wittgenstein :

La D^sse^ Colonna habite la même maison que Mme Laussot[63]. Je n'ai pas trouvé un moment pour renouveler mes hommages à Marcello. Sa mère, Mme d'Affry, est avec elle et aussi le Cte de Circourt[64], qui possède une vaste érudition de souvenir des livres, des choses et des contemporains plus ou moins illustres. Je l'ai rencontré entre 1830 et 40 chez Lamartine, avec qui il était très lié alors. S'il vient à Rome, je vous engage à faire sa connaissance – *man kann ihn angenehmst auspressen !* D'Arnim me racontait que Circourt était actuellement en fonctions de « pacificateur à perpétuité » entre Mme d'Affry et sa fille Mme Colonna.[65]

61 « Dem Neid den Werth der Dankesschuld entringen/Vergebne Müh', der Mancher müd' erlag !/Muss sich der Genius der Welt entschwingen,/Dem Fluge nur die Liebe folgen mag./Dich liebt Dein Volk : ihm sollt' es auch gelingen./Würdig zu Feiern Deinen Ehrentag/Was heut ein Volk an Huld Dir will erzeigen :/Durch Liebe ist's auch uns'ren Herzen eigen. », daté de Bayreuth le 10 novembre 1873 et signé Richard und Cosima Wagner. Cité d'après Franz Liszt, *Lettres à Cosima et à Daniela*, sous la dir. de Klára Hamburger, Sprimont, Mardaga, 1996, pp. 104-105.

62 Lettre de Jean Huber-Saladin à la comtesse d'Affry, 13 novembre 1873 ; I.2.Huber-Saladin.11. Le lendemain, il écrit toutefois à la baronne d'Ottenfels [dont l'Engi (Enge) était la résidence bernoise], de Vienne : « Je trouve en arrivant de Pesth, très chère Baronne, votre trop aimable lettre, à laquelle je m'empresse de répondre en vous envoyant l'incluse de votre amie Madame ou Mlle la 13me d'Eichthal. Un heureux hasard m'a placé à côté d'elle à la grande solennité de l'Oratorium de List [sic] et moins de hasard le lendemain au banquet présidé par notre ami Monseigneur Haynald. [...] Je raconte le Jubilé List [sic] en quelques pages écrites à Pesth à votre chère maman qui vous enverra cette relation qui ferait ici double emploi. » ; I.2.Huber-Saladin.21.

63 Jessie Laussot (1829-1905), née Taylor, avait eu une brève aventure avec Wagner avant d'épouser en secondes noces l'écrivain Carl Hillebrand. Elle était l'amie de Liszt et elle-même musicienne de talent.

64 Le comte Adolphe de Circourt (1801-1879) fut un grand ami de la famille d'Affry, surtout de la mère de la duchesse Colonna. Il était ami avec le colonel Huber-Saladin, lui aussi un familier d'Alphonse de Lamartine.

65 Lettre du 11 février 1876 à Florence, *Franz Liszt's Briefe*, vol. 7, p. 128. Il pourrait s'agir du comte Harry von Arnim (1824-1881), ambassadeur prussien à Rome et ami de Liszt.

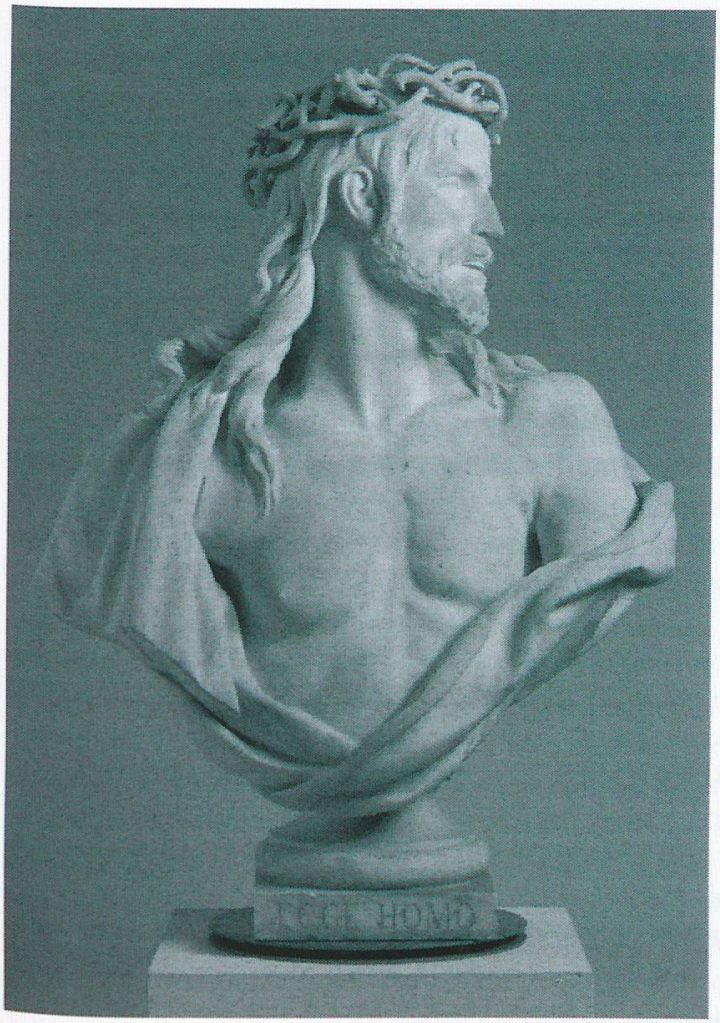

Fig. 6 : Marcello, *Ecce Homo*, marbre, 1877, Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard.

Alors que la duchesse Colonna rencontre des problèmes pour le paiement de son buste *Ecce homo* ou *le Christ* (1875 ; Fig. 6) par Monseigneur Strossmayer[66], la princesse Wittgenstein sert d'intermédiaire dans la négociation qui s'en suit, comme la duchesse l'écrit à sa mère le 1er mars 1876 :

Je suis allée chez la Princesse Wittg[enstein], qui déjà me faisait chercher partout pour me faire remettre le billet que voici ci-inclus[67]. C'est une slave accomplie, et pas mal sorcière.

66 Josip Jurai (Joseph Georg) Strossmayer (1815-1905), évêque de Djakovo, joua un rôle important dans le mouvement national croate. Il avait commandé ce buste le 24 juillet 1874 pour la somme de 6000 francs. En mars 1876, il le paiera 4000 francs.

67 «Chère Duchesse, Je vous fais chercher partout, pour vous prévenir sitôt votre arrivée que j'ai reçu votre belle lettre qui fut la première à m'apprendre les choses dont vous me parlez. J'en ai aussitôt entretenu Mgr St.[rossmayer] en lui faisant bien comprendre l'impossibilité radicale de la proposition qui s'était faite en son nom. Il fut fort touché de la vénération et du respect avec lequel vous parlez de lui – et j'espère – qu'en aucun cas proposition semblable ne se renouvèle. Que fait-il ? C'est là la question. Une chose est certaine c'est qu'il n'a pas d'argent. Cela je peux vous l'assurer de facto car j'ai été dans le cas de le mettre au pied du mur, par des Slaves, ses chers nationaux, et il s'est trouvé insolvable. Je vous en avertis en toute confidence. Maintenant laissez-moi espérer vous revoir bientôt ma chère Duchesse.

L'air de ne pas vouloir se mêler de la chose, elle a voulu tout savoir afin qu'elle puisse parler en pleine connaissance de cause, je lui avais apporté les lettres, photographie, etc, Elle m'a déclaré que je n'aurais pas un sou de cet argent, et que Mgr me le rendrait plutôt. J'ai dit que l'un et l'autre étaient impossibles, enfin j'ai combattu, c'est le mot 2 heures avec cette vieille chatte, qui griffait, et caressait. J'ai aussi un peu mordu, et déclaré que pour être évêque on n'en était pas moins homme, et tenu à payer ses dettes. Après avoir lu toutes les lettres elle a déclaré que j'avais le droit de mon côté, mais cela ne lui donnera pas d'argent a-t-elle ajouté, de manière que je vois mes 6000 francs quasi perdus. Ferez-vous un procès

---

Donnez-moi bientôt occasion de vous dépêchez tous mes sentiments si affectionnés. Très à vous.»; I.2.Wittgenstein.1. Le brouillon de la lettre de la duchesse Colonna date du 26 février 1876: «Ma chère Princesse, je viens d'avoir le chagrin de perdre ma belle-mère, et cela au moment où je me disposais à aller la retrouver à Naples. La perte d'une affection aussi vraie que celle qu'elle m'avait toujours témoigné ne se remplace guère dans la vie. J'ai vu notre ami Hébert à son passage ici, toujours bon et fanatique de la peinture des primitifs. Pour moi, je reste fidèle à mon ancien culte, et venir en Italie sans y saluer le plus grand des maîtres à la chapelle Sixtine, qui vous a inspiré de si belles pages, me paraîtrait être un crime de lèse majesté. Rassurez-vous, chère Princesse, il n'y a point de secret plein d'horreur entre Monseigneur Strossmaïer [sic] et moi, mais seulement un buste qu'il m'a demandé jadis, et je lui ai écrit pour lui demander en 1874 s'il était toujours disposé à posséder un de mes ouvrages lui donnant à choisir entre un buste et une statue de Christ avec les prix de ces objets en marbre. Il m'a répondu en choisissant le buste, car le prix de la statue dépasserait ses ressources, je l'ai fait, et expédié. Voilà tout le mystère, et c'est par égard pour lui que je ne voulais pas qu'il put croire que je venais en créancière pour lui demander à Rome, le prix de ce travail, en lui faisant visite. Loin de là, je suis prête à entrer dans ses arrangements, et je comprends à merveille qu'il ait le besoin de voir le buste qui est en Hongrie depuis quelques mois. Mais il y a dans une lettre d'un de ses secrétaires, dans un français peu intelligible, quelques mots que je n'ai pas bien compris, et desquels il résulterait qu'il compte soumettre à l'avis de quelques artistes de son pays cet ouvrage qu'il m'a demandé, tant pour le prix que pour le jugement. Vous pensez bien chère Princesse, qu'aucun artiste au monde, ne fait apprécier [évaluer] ses ouvrages par des confrères, d'autant plus qu'au degré où je suis parvenue dans l'art on peut dire ceci me plaît plus ou moins, mais il n'est pas question de savoir si c'est ou non admissible comme objet d'art. Donc autant je comprends ce que vous me dites de la pauvreté actuelle à laquelle les charités peuvent avoir momentanément réduit un prélat généreux et bienfaisant, aussi peu le prétexte du jugement des confrères est inadmissible pour juger d'une œuvre d'art. D'ailleurs j'ai la pleine confiance que voyant le buste qui a eu un très grand succès à Paris, à l'Exposition, il plaira à Monseigneur. Donc c'est à mon œuvre de parler et non à moi. D'ici là, je ne compte pas lui en parler autrement que pour lui dire que je désire qu'il le trouve à son gré. Et certes, ce n'est point pour solliciter autre chose que la présence d'un homme de génie, et le vrai bonheur que j'aurai à le revoir, car c'est une des ~~esprit~~ nature que j'admire le plus au monde, que je vous ai dit que je tenais à savoir pour combien de temps il était encore à Rome. Voilà donc la chose expliquée, pour ne pas dire davantage et je ne vais en parler lorsque je vous verrai à Rome, ces jours-ci. Je rouvre ma lettre pour vous prier de bien vouloir la communiquer à Mgr Strossmaier [sic] qui verra par là mes dispositions amicales et toutes déférentes à son égard.»; O.III.Correspondances.1.

m'a-t-elle demandé, j'ai répondu que je verrais ce qu'il me resterait à faire. Si Mgr ce que je ne croyais pas, était homme à manquer à sa parole. Enfin nous verrons ce qu'il y aura à faire, de mieux en négociant, car de faire payer par huissier, c'est impossible, mais je ne le dis pas. Oh que cette femme est tripoteuse ! Enfin elle a montré la lettre à Monseigneur, et dit que tout son argent passe à l'Herzégovine. Je crois de plus en plus que ce buste ornera Gevisiers[68], il n'y avait pas autre chose à faire que de laisser la vieille lui parler et j'irai le voir sitôt que cela sera fait, samedi je pense. Elle lui a toujours fait comprendre déjà que le jury de sculpteurs hongrois était une impertinence, et chose impossible. J'ai dit n'être pas pressée, enfin avec des slaves plus d'affaires, ni avec les dévots non plus.[69]

La question est loin d'être réglée, ce qui mène la duchesse Colonna à revoir la princesse à de nombreuses reprises, comme elle l'écrit à sa mère le 7 mars :

Il faudrait des volumes pour vous raconter mes entretiens avec la Wittg[enstein]. C'est un habile diplomate, et je viens de m'en convaincre plus que jamais, je vous assure que j'ai aussi fait des prouesses dignes de mon aïeul l'ambassadeur[70] ne sortant pas de dire, je ne croirai qu'à la dernière extrémité que Monseigneur n'est pas honnête, et il ne le serait pas s'il ne payait pas ce qu'il a commandé. Elle a convenu après avoir lu les lettres que je lui ai confié, preuve d'estime que l'Alsacien[71] m'a reproché de lui avoir donné qu'il était parfaitement engagé, et néanmoins a persisté dans ses petites blagues, je ne l'ai pas vu, je lui ai écrit que vous méritiez tous les égards, etc. Je lui ai dit qu'il n'y avait qu'une ligne qui servait, Monseigneur, vous êtes engagé. Enfin sortant de ses blagues tout à coup, elle a dit, eh bien il le trouve trop cher, voilà, et si vous en réduisiez le prix, alors j'obtiendrais qu'il payât de suite, ce qui vous serait plus agréable que de laisser traîner et perdre l'affaire entièrement. Voulez-vous le laisser à moins, alors je m'en occuperai de suite ! Je lui ai dit que je m'en rapporterais à elle, et elle a fixé 4000. Demain a-t-elle dit, la somme sera chez vous je la prêterai à l'évêque pour en finir, elle lui a envoyé la photographie. Ce matin à 11 heures, j'ai vu arriver l'évêque qui a été charmant tout gracieux et homme de génie aussi, et qui m'a dit, je vous demande pardon Madame, j'ai douté de votre travail et cette admirable photographie m'a ravi, j'ai été faible, j'ai subi l'influence d'un petit sculpteur de mon pays qui m'a écrit que c'était affreux, je vois comme on m'a trompé et je veux vous dire de suite combien je vous remercie d'avoir eu pitié de ma misère actuelle, et aussi de m'avoir donné une œuvre qui répond si bien à l'idée divine que je porte en mon cœur. Il est revenu à 3 heures avec la Princesse, apportant la somme de 4000 francs, et j'ai donné reçu, la chose est donc aux règles. Le bonheur a voulu que M^r^ et Mad de Corcelles[72]

68 Lieu de la demeure familiale des d'Affry dans le canton de Fribourg, aujourd'hui Givisiers.

69 I.1.1.1876.1.

70 Allusion à Louis-Auguste d'Affry (1713-1793), colonel des régiments suisses au service de la France, qui avait été ambassadeur de Louis XV en Hollande entre 1758 et 1762. Il s'agit du bisaïeul de la duchesse Colonna.

71 L'Alsacien est le surnom donné par la duchesse Colonna au baron Maurice de Reinach avec lequel elle entretient une relation tumultueuse, ce dernier étant fort colérique et jaloux.

72 Il s'agit probablement de Francisque de Corcelle (1802-1892) qui a été ambassadeur auprès le Saint-Siège entre 1873 et 1876, et de son épouse Mélanine, née de Lasteyrie.

entrassent chez la Princesse Witt[genstein] et s'écriassent fort sur la beauté de ce Christ d'après la photographie en sorte qu'ils sont contents. Quelle singulière affaire, mais tout s'est bien passé on est au mieux ensemble et j'ai vu clairement que je ne pouvais pas ne pas accepter la diminution sans cela j'eusse bien préféré avoir 6000 mais c'était impossible.[73]

Enfin, plus tardivement, si les deux artistes se rencontrent encore, la duchesse Colonna semble ne plus apprécier la compagnie de Liszt, comme en témoigne un billet à sa mère daté de 1879 : «A Rome trônent trois charlatans, (brûlez ceci), la Ristori[74], Litz [sic], et notre monsignore M. [Mermillod][75] dont les sermons touchent tout le monde à St Louis des François.»[76]

Outre l'admiration de Liszt pour la sculpture de Marcello, qui le pousse à demander un rendez-vous dans son atelier romain pour réaliser son buste, ces lettres révèlent qu'il joue le rôle d'informateur quant à la réception critique des œuvres de Marcello exposées lors de l'exposition internationale des Beaux-Arts à Munich (I. internationalen Kunstausstellung im Königlichen Glaspalaste in München, 20 juillet - 31 octobre 1869), à laquelle elle renonce de se rendre[77]. Ces missives soulignent également que la position d'une femme aristocrate artiste n'allait pas sans difficultés et que Liszt fait preuve à cet égard d'une ouverture d'esprit remarquable.

Les lettres de Liszt ont été transcrites de manière à en permettre une lecture directe. En outre, nous rétablissons ce qui nous semble être l'ordre correct des missives. Malheureusement, les brouillons des réponses de

73 I.1.1.1876.4. Entre les deux lettres, elle a écrit à sa mère le [2-3 mars 1876] : «Ma négociation Strossmayer court la chance des mensonges de la Witt.[genstein], mais s'il est fripon et ne paie pas, c'est toujours impossible de lui faire un procès, surtout à cause de sa situation ; et aussi de la mienne. Aller plaider avec des Slaves, et des légistes bottés hongrois, cela me fait rire, et quelque rire jaune que ce soit de perdre son argent, du moment qu'on ne peut coffrer son chenapan, il faut subir son sort avec grâce.» ; I.1.1.1876.2.

74 Adelaide Ristori (1822-1906), tragédienne italienne renommée, est connue également sous le nom de la Marquise, car elle avait épousé en 1847 le marquis Giuliano Capranica del Grillo.

75 Gaspard Mermillod (1824-1892) fut ordonné prêtre à Fribourg en 1847. Il fut évêque de Lausanne et Genève et créé cardinal en 1890.

76 I.1.1.1879.10.

77 Dans une lettre à sa mère du 30 mai 1869, la duchesse Colonna écrit : «Nous avons [avec les d'Ottenfels] un rendez-vous à peu près, le 15 juillet à Munich, si cela se trouve commode aux uns et aux autres, à l'ouverture de l'Exposition de Bavière, pour aller après en Suisse. Munich est aussi bien mon chemin pour revenir par le Brenner, et je serais curieuse de voir cela.» ; I.1.1.1869.17. Dans une lettre du 5 juin 1869 à sa mère, elle écrit : «Si je puis je passerai par Munich.» ; I.1.1.1869.18. Dans une lettre du 27 juillet 1869 à sa mère, la duchesse écrit : «Je songe très sérieusement à amener mon praticien Rosa, très sage et paisible garçon, si vous ne vous y opposez pas, il irait par mer, et je viendrais moi, par Munich.» ; I.1.1.1869.31. Elle restera finalement à Rome pour réparer les dégâts causés par une chute à sa statue *la Pythie*.

Marcello ne sont pas conservés dans les Archives de l'Etat de Fribourg[78]. De plus, aucune lettre de la duchesse Colonna n'est recensée dans les éditions de la correspondance de Liszt. Il est fort probable que les réponses à ses missives n'ont pas été conservées par ce dernier.

La première lettre que Liszt adresse à la duchesse Colonna date du 12 septembre 1869[79] :

Je viens bien tard remplir une promesse que vous m'avez permise, Madame la Duchesse. Daignez m'indulger comme un ouvrier et un correspondant de la dernière heure.

On vous a déjà dit que vos œuvres étaient fort admirées à l'exposition de Munich[80] ; en constatant ce fait simple et naturel j'ajoute que maintes notabilités artistiques ont été surprises d'apprendre quelle gracieuse et rayonnante personnalité se cachait sous le pseudonyme de Marcello. Kaulbach[81], Ramberg[82], Kalkreuth [sic][83], etc. ne pouvaient croire que de telles œuvres de maître ne provenaient pas du vilain sexe masculin.

La Gorgone et la Bianca Capello[84] sont parfaitement placées, très en vue, dans la première grande salle. On fait cercle à l'entour ; – mais imaginez qui leur sert de chambellan

78 Etant donné que la duchesse Colonna conservait scrupuleusement ses brouillons en vue de la rédaction de ses *Mémoires*, on peut estimer que les réponses devaient être courtes et qu'elle ne les a pas jugées dignes d'être préservées. En effet, il paraît peu probable que ces lettres fassent partie du corpus détruit ultérieurement par ses descendants pour des raisons de confidentialité.

79 I.2 Liszt 1.

80 Liszt fait référence à l'Exposition internationale des Beaux-Arts tenue à Munich du 20 juillet au 31 octobre 1869. Le *Provisorischer Katalog der I. internationalen Kunstausstellung im Königlichen Glaspalaste in München 1869*, München, Kgl. Hofbuchdruckerei von Dr. C. Wolf & Soh., 1869 est consultable en ligne à l'adresse suivante : babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=hvd.fl41jb;view=1up;seq=6.

81 Les toiles de deux Kaulbach figuraient à l'exposition de Munich : de Friedrich August von Kaulbach le *Krönung Karls des Grossen* (n° 1408 du catalogue de l'exposition) et de Wilhelm von Kaulbach le *Schlacht von Salamis* (n° 77 dans le Transept). Wilhelm von Kaulbach (1804-1874), peintre allemand, était connu notamment pour ses fresques réalisées pour la Neue Pinakothek à Munich. Son *Hunnenschlacht* inspira à Liszt un poème symphonique du même nom, composé en 1857. Friedrich August von Kaulbach (1850-1920), également peintre, était son petit-neveu. La proximité d'âge et le fait que Liszt ait travaillé d'après certaines de ses toiles nous fait penser qu'il évoque Wilhelm von Kaulbach. Qui plus est ce dernier était considéré comme l'un des plus importants peintres allemands de son époque, occupant le poste de « Hofmaler » du roi Louis Ier de Bavière et, depuis 1849, la direction de la Müncher Akademie.

82 Arthur Georg von Ramberg (1819-1875) était un peintre autrichien, qui fut actif en Allemagne. Dès 1866, il fut professeur à la Müncher Akademie. Ses toiles *Aus Göthe's Hermann und Dorothea* (n° 832-835) étaient exposées à Munich.

83 Eduard Stanislaus, Graf von Kalckreuth (1820-1894), était un peintre allemand. Sa fille Clara fut l'élève de piano de Clara Schumann et de Liszt. Son *Am Wallensee* (n° 117) était exposé à Munich.

84 Les œuvres de Marcello étaient exposées dans le Südliches Cabinet. Le buste *Bianca Capello* (n° 331) et *la Gorgone* (n° 333) sont signalés dans le catalogue par un astérisque signifiant que l'œuvre d'art pouvait être achetée.

d'office?.. Vraiment, c'est là un tour du métier de votre fameux arabe[85] (serpent que vous nourrissez dans les roseaux de la Villa Poniatowski[86]!) qui a fiché, comme un clou entre vos deux bustes, son cousin, sculpté en toute noirceur par Calvi[87] et acquis en propriété par une toute blanche majesté impériale[88].

J'espère que vous m'accorderez bientôt de continuer véritablement ce prélude sur l'exposition de Munich et de vous renouveler, Madame la Duchesse, l'humble hommage des respects admiratifs de votre très dévoué serviteur

Franz Liszt

12 septembre Rome

Cette missive de Liszt a été jointe à la lettre écrite par la duchesse Colonna à sa mère le 22 septembre, dans laquelle elle précise: «Voici une lettre de Litzt [sic] à moi, conservez-la précieusement.»[89] Le fait qu'elle fasse parvenir à sa mère cette lettre témoigne de l'importance qu'elle lui accorde. On peut imaginer qu'elle comble à la fois son besoin de reconnaissance en tant qu'artiste, mais aussi en tant que femme aristocrate menant une vie d'artiste. En effet, la duchesse Colonna ne joint que rarement des lettres dans la correspondance adressée à sa mère.

La deuxième lettre de Liszt à la duchesse Colonna a probablement été écrite le samedi 9 octobre ou éventuellement le 2 octobre[90]:

Votre fièvre[91] m'impose une dure pénitence, Madame la Duchesse. Même par égoïsme je fais des vœux pour votre prompte guérison. Il ne faut pas que vous laissiez muser les

85 Allusion au modèle que Marcello a employé pour le buste du *Chef abyssin* (1869), appelé «l'Arabe» dans sa correspondance. Dans une lettre du 3 juillet 1869 à sa mère, elle écrit: «J'ai rencontré dans la rue un arabe, qui se dit abyssin, et frère de Féodoros quoiqu'il en soit, je l'ai emmené de suite poser, et son buste est presque fini.»; I.1.1.1869.26.

86 Allusion à l'atelier romain de Marcello, le «Casino Poniatowski a Papa Giulio fuori di Porta del Popolo»; II.5.3.1. La construction du XVIe siècle située près de la Villa Giulia a été transformée, au début du XIXe siècle, sous l'impulsion de Stanislao Poniatowski, neveu du roi de Pologne, en la Villa Poniatowski. Après l'unité de l'Italie, le nouveau propriétaire Riganti édifia une tannerie. En 1989, la villa a été acquise par l'Etat pour accueillir une partie du Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia. Cf. http://www.villagiulia.beniculturali.it/index.php?it/101/villa-poniatowski (10.01.2015).

87 Pietro Calvi (1833-1883) était un sculpteur italien. Son *Othello* est sa sculpture polychrome la plus célèbre. A Munich, il était exposé entre les deux pièces de Marcello (n° 332).

88 Il n'a malheureusement pas été possible de retrouver le nom de l'acheteur. Toutefois, les candidats ne sont pas nombreux à cette période et il pourrait s'agir de la tsarine Marie Alexandrovna, née Marie de Hesse-Darmstadt.

89 I.1.1.1869.37.

90 I.2 Liszt 2.

91 La duchesse Colonna décrit ses maux à sa mère comme des rhumatismes et de grandes fatigues.

muses; l'oracle d'Epidaure n'a rien à vous apprendre, revenez donc vite à votre Sybille[92], et remplacez Esculape.... par l'Arabe[93]!

Mille sincères hommages d'admiration – et si vous le permettez, une bonne poignée de main, toute affectueuse.

Franz Liszt

Voici le volume de E. avec couverture rouge.[94]

J'attends la réponse de Zümbusch [sic][95] que je vous communiquerai aussitôt. Ce soir je serai rentré à la Villa d'Este.

Samedi.

La quatrième missive de Liszt à la duchesse Colonna, dans le classement des Archives de l'Etat de Fribourg[96], est un billet sans date, qui est, toutefois, très probablement antérieur à la troisième lettre. Il semble, d'ailleurs, expliciter la remarque – «même par égoïsme, je fais des vœux pour votre prompte guérison» – de Liszt dans la lettre précédente, ce dernier aurait été pressé de faire réaliser son buste. Il date probablement du samedi 16 octobre:

Madame la Duchesse,

Permettez-vous à votre très humble serviteur de venir à votre atelier aujourd'hui vers cinq heures? Point de réponse signifiera Oui.

Respects et admirations dévouées

Franz Liszt

Samedi matin

La cinquième lettre de Liszt à la duchesse Colonna, selon les Archives de l'Etat de Fribourg[97], date probablement du lendemain de la quatrième (le dimanche 17 octobre) et confirme le rendez-vous pris vraisemblablement pour la sculpture du buste de Liszt:

Très sincèrement merci, Madame la Duchesse; – un peu avant dix heures, je serai dans votre empyrée statuaire.

Franz Liszt

Dimanche matin

---

92 Liszt fait allusion à *la Pythie* que Marcello est en train de sculpter à Rome. Il s'agit d'un projet qu'elle forme depuis environ 1867. En 1869, Charles Garnier, lors d'un séjour à Rome, en avait vu une ébauche, qu'il avait jugée charmante. La statue sera installée, en 1875, au Palais Garnier à l'occasion de son inauguration. Cf. Bessis, *Marcello sculpteur*, pp. 157-163.

93 Liszt fait référence au buste du *Chef abyssin*, un buste exécuté à Rome en 1869. Dans la correspondance, il est souvent appelé l'«Arabe».

94 Il n'a malheureusement pas été possible d'identifier le volume en question.

95 Kaspar von Zumbusch (1830-1915) fut un sculpteur allemand. Il a réalisé le monument en l'honneur de Maximilien II de Bavière sur la Maximilianstraße, dévoilé en 1875, à Munich.

96 I.2 Liszt 4.

97 I.2 Liszt 5.

La troisième lettre, selon les archives fribourgeoises, de Liszt à la duchesse Colonna est datée du 9 novembre 1869[98]. Il s'agit fort probablement de la dernière missive que Liszt lui adresse :

Madame la Duchesse,

Je suppose que vous avez déjà reçu directement de Z. le secrétaire de l'exposition de Munich des nouvelles satisfaisantes. M. Zümbusch [sic] lui a remis de suite votre lettre, mais dans la sienne il néglige de m'informer du résultat définitif. Cependant je vous envoie ci-après l'autographe de Zümbusch [sic][99] et pour vous en faciliter la lecture permettez-moi de traduire tant bien que mal le passage sculptural :

« mon adoration pour Marcello est très grande.... Dès ma première visite à l'exposition ses ouvrages m'avaient frappé par leur conception (« Auffassung ») monumentale. C'est ce qui les distingue supérieurement de la masse des productions de genre et d'articles de mode, modernes et amollis, qui dominaient presque partout notre exposition plastique. Quand plus tard j'appris qu'une grande dame du beau monde était l'auteur de la Gorgone. J'avoue franchement qu'un peu de défiance de ma première impression me gagna et ramassant toutes mes facultés critiques j'examinais rigoureusement ces mêmes bustes : mais ceux-ci ont remporté le plus complet triomphe. » ---

Mille hommages, sincèrement respectueux et dévoués.

Franz Liszt

Villa d'Este 9 novembre 69.

Ces lettres de Liszt soulignent son admiration pour l'art de Marcello et son amitié pour la duchesse Colonna. Elles confirment, si besoin est, l'importance que le compositeur accordait aux autres arts que la musique, ainsi que ses connaissances dans le domaine de la sculpture. En outre, ces missives – qui couvrent une période relativement courte – forment un témoignage sur une petite part du rapport assidu que la duchesse Colonna a entretenu avec le monde musical, notamment avec Charles Gounod, alors qu'elle résidait à Rome en 1869[100]. Il s'agit également d'une année au cours de laquelle elle produit de nombreuses et importantes œuvres sculptées, pour certaines en rapport – de différentes manières – avec le monde de la musique.

98 I.2 Liszt 3.

99 L'autographe de Zümbusch ne figure plus dans le courrier de la duchesse Colonna.

100 Cf. Delphine Vincent, *« De l'âme à la plume ». Les lettres de Charles Gounod à la duchesse Colonna, dite Marcello*, à paraître.

Marcello – Rossini

Quant à la relation de la duchesse Colonna avec Rossini, elle se noue également dans les salons parisiens. Selon Henriette Bessis, elle date de 1859[101]; cette information est impossible à confirmer, toutefois ils se rencontrent au plus tard au début des années 1860 et seront en contact étroit, durant les dernières années de vie du compositeur, qui décède le 13 novembre 1868. A partir des lettres de la duchesse Colonna à sa mère et de ses écrits intimes, il est possible de reconstruire que les deux artistes se sont souvent rencontrés au printemps 1863 et à l'automne 1864.

En 1863, la duchesse Colonna mentionne à sa mère, dans une lettre du 1er mars: «J'ai apporté de la crème à Rossini, elle est arrivée fraîche.»[102] Lors de cette rencontre, ils pourraient bien avoir eu la conversation suivante, qu'elle retranscrit dans un cahier. En effet, il y est non seulement question du légendaire goût pour la bonne chère de Rossini – alors qu'elle lui apporte de la crème – mais cette entrée non datée est située juste au-dessus d'une autre datée du 7 mars 1863:

Rossini cause admirablement, surtout à table, chez certains êtres dont l'organisation dépasse le niveau habituel, les contrastes sont très prononcés, et la vie physique acquiert une importance proportionnée à l'excès de leurs forces intellectuelles. Voyez-vous, mia cara, disait-il, aucun talent ne vous prouve autant de plaisir que celui du cuisinier, les brutes seules n'en font pas de cas. Et son œil malin scrutait le mien, pour voir si je comprenais les diverses interprétations qu'on pouvait donner à sa pensée. J'aime à bien vivre, ajouta-t-il et mes amis savent que rien ne m'est plus agréable qu'un plat nouveau, et rare en sa primeur; aussi que je vous conte à ce sujet l'amère déception que me fit éprouver le roi de Portugal[103]. J'avais goûté en mon jeune temps d'un certain fromage de Lisbonne, et il m'en était resté un excellent souvenir. Un gastronome de mes amis m'avait promis de m'en expédier sitôt arrivé là-bas, et pourtant les semaines s'écoulaient et je ne voyais rien venir. On m'en plaisantait, et je regrettais tout bas, mon espoir déçu, quand un beau matin, se trouve à ma porte, une boîte bien cachetée, venant de l'ambassade portugaise. Je la prends, la retourne, la respire avec délices, il me semble reconnaître un parfum, cher à ma mémoire et voulant en faire la surprise aux gens qui riaient de ma déconvenue, je le place sur la table sans l'ouvrir. Au dessert, chacun se pourléchait d'avance, je n'étais pas le moins

101 Bessis, *Marcello sculpteur*, p. 221. Ils partageaient des amis, dont Berthe Morisot (1841-1895): Rossini était un habitué de son salon; Marcello était amie avec elle et a notamment peint son portrait (1875). Leur cercle commun ne s'arrête pas aux artistes, ils furent tous les deux en contact avec Nigra. Le brouillon d'une lettre de la duchesse Colonna à Nigra du 27 août 1864 contient cette allusion amusante à Rossini: «La soirée de Giraud était fort jolie, quoique les deux immortels [Victor Cousin et Prosper Mérimée] fussent encore plus adonnés, à la mastication, comme dit Rossini, qu'à la conversation.»; I.2.Nigra.26.

102 I.1.1.1863.2.

103 Ferdinand II (1816-1885) fut roi consort de Portugal de 1837 à 1853.

heureux, quand, les scellés brisés, jugez de ce que je vois!..., la grand-croix de l'ordre de..... Pensez aussi au chagrin de mes convives, tous gens de goût! Mais je n'étais pas au bout de mes peines, on me manda peu après, à l'ambassade, pour remplir les formalités d'usage quand on reçoit pareil honneur. Il fallut endosser un habit noir devenu trop étroit, mettre une grosse cravate blanche, et m'en aller à l'heure de la sieste au rendez-vous de l'ambassadeur. On me lut force latin de chancellerie, et l'ayant patiemment écouté je me croyais quitte, lorsqu'en bon français on me signifia d'avoir à jurer que je donnerais ma vie pour le souverain qui me comblait ainsi. Pour cela non, m'écriai-je indigné, pas plus pour Ferdinand que pour aucun autre monarque, je ne donnerai ma vie pour personne, et si votre décoration est à ce prix, la voici, je la déposai sur le bureau; et bien certainement je n'aurais pas cédé, si l'ambassadeur, ne me trouvant assez crucifié ainsi, n'avait pris le parti de supprimer le serment, en ma faveur, moyennant quoi, je repris les insignes du grand ordre de[104] [...]

Le 8 mars de la même année, la duchesse Colonna rapporte à sa mère:

Samedi j'ai dîné chez Rossini avec Doré, et Fiorentino[105] ce qui me charmait peu. Mais il [Fiorentino] a été fort drôle, un vrai napolitain, parlant avec une rare élégance la langue française colorée d'accent méridional. La mère Rossini n'avait invité que des hommes, vieux piliers du conservatoire qui dormaient après dîner, sur chaque fauteuil. On fit des tours de carte.[106]

Dans son cahier d'anecdotes, elle écrit en relation avec cette soirée du 7 mars:

Rossini affirme que dans les arts, il faut oublier la théorie, pour produire de belles choses. Je le crois aussi, pour le moment de la conception, mais il me semble nécessaire de s'en souvenir pour conduire une œuvre à son terme.[107]

---

104 II.2.2.3.1.

105 Pier Angelo Fiorentino (1811-1864) fut un écrivain et journaliste italien, établi à Paris. Il fut l'un des collaborateurs d'Alexandre Dumas – la tradition lui attribue certains passages du *Comte de Monte-Cristo* – et l'auteur d'une traduction française abondamment louée de la *Divina Commedia* de Dante, qui vit trois éditions, dont celle de 1861 avec des gravures de Doré. Il fut également actif comme critique musical, parfois sous le pseudonyme de A. de Rovray.

106 I.1.1.1863.5. On trouve également un compte rendu de cette soirée dans les écrits intimes de la duchesse Colonna: «Il [Rossini] me présente Fiorentino, dont il paraît engoué plus que de S[cudo], dont les austères principes en matière d'art ne fléchissent jamais. Les princes ont de tout temps aimé les bouffons. Celui-ci cause agréablement, il n'y a pas à craindre de se heurter contre une conviction trop arrêtée, c'est un avocat, épris seulement du bel art de parler. Il plaisante sur la Patti, elle a eu dit-il, un succès de maigreur, Penco, l'Alboni avaient induit les gens dans cette erreur de croire que pour avoir un rossignol dans le gosier, il fallait un éléphant, il s'est trouvé que cette fille avait l'oiseau sans l'éléphant, on a crié au miracle!»; II.2.2.3.1. Paul Scudo (1806-1864) fut un éminent critique musical actif à Paris. Adelina Patti (1843-1919) fut une célèbre soprano, ainsi que Rosina Penco (1823-1894). Marietta Alboni (1826-1894) fut une célèbre contralto. Elle fut l'élève de Rossini et lui était totalement dévouée.

107 II.2.2.3.1.

Le 25 mars 1863, elle précise : «Je suis obligée de continuer ma lettre au crayon, la plume ne marquant pas et étant très pressée par l'heure le colonel [Huber-Saladin] va m'envoyer chercher pour aller le présenter ainsi que Mme Revirard[108] chez Rossini.»[109] Le 27 mars : «Demain viennent à dix heures Gustave Doré, à une heure Lamartine, à trois Thiers, à quatre, Rossini et Mme Mohl[110], plus un journaliste insupportable ami de Rossini qui s'est faufilé avec lui.»[111]

En avril 1863, la duchesse séjourne à Givisiers ; elle est de retour à Paris en mai. Aucune mention de Rossini ne figure entre cette date et la fin août, moment auquel elle part à nouveau en Suisse et y reste jusqu'à la fin novembre. Toutefois, elle écrit à Paul Scudo le 25 septembre 1863 de Givisiers :

> Je vais faire une statue de Guillaume Tell[112] combien je serai mieux inspirée s'il m'avait été donné d'entendre une fois cette belle œuvre de Rossini en votre compagnie. Schiller ne me satisfait pas complètement, les vieilles chroniques ont plus de simplicité et parfois de grandeur.[113]

Mis à part un bref séjour à Paris au début de 1864, la duchesse Colonna reste à Givisiez jusqu'à fin avril de cette année-là. Majoritairement en Suisse durant l'hiver 1863/64, elle ne voit donc pas Rossini ; la correspondance transcrite ici date de cette période. En outre, elle écrit à nouveau à Scudo, le 2 janvier 1864 : «je vous souhaite une bonne année, ma mère en fait autant, soyez mon interprète auprès de Rossini.»[114]

La duchesse Colonna rencontre à nouveau Rossini en automne 1864. Dans un de ses carnets, elle note un samedi, non daté entre la mi-août et début septembre 1864 : «Puis le soir, un choc émeut cette fibre inerte, la musique me ressuscite, et la vue de Rossini aussi. Ecco che spunta la bella aurora.»[115]. Puis, elle écrit à sa mère le 15 septembre : «Rossini regrette

---

108 Mme Revirard fut une mezzo-soprano anglaise amateur, qui fut l'élève de Pauline Viardot. Elle a échangé une correspondance avec la duchesse Colonna. En outre, son interprétation du *Persée* de Lully a inspiré à Marcello sa sculpture *la Gorgone*. Enfin, les psaumes de Benedetto Marcello et des extraits de l'*Orphée* et de l'*Alceste* de Gluck chantés par Mme Revirard pour la duchesse Colonna ont contribué à former son goût musical. Cf. Vincent, «Marcello et la musique».

109 I.1.1.1863.7. Cette rencontre est confirmée par la lettre de Jean Huber-Saladin à la comtesse d'Affry du 26 mars 1863 : «Je n'en la chaperonne pas moins tous les soirs à ma grande gloire. [...] Hier Rossini.» ; I.2.Huber-Saladin.8.

110 Mme Mohl, née Mary Clarke (1793-1883), tenait un fameux salon à Paris.

111 I.1.1.1863.8.

112 Il n'en a été retrouvé aucune trace. Cf. Bessis, *Marcello sculpteur*, p. 81.

113 Brouillon ; I.2 Scudo 1.

114 Brouillon ; I.2 Scudo 3.

115 II.2.1.6. Citation inexacte du début de la cavatine chantée par le comte d'Almaviva dans *Il barbiere di Siviglia* : «Ecco, ridente in cielo / spunta la bella aurora».

fort Manina[116], che bella donna.»[117] Elle ajoute, le [17] septembre 1864: «Et le soir, encore la Potocka[118], puis Rossini et Alex[andre] Dumas fils.»[119] Début octobre figurent deux entrées: «Un peu de musique chez Rossini et bonsoir!»[120] et «Dîner chez Rossini»[121]. Le 2 octobre, elle écrit à sa mère: «J'ai envoyé la crème, aigre à Mme Rossini, merci de cette aimable pensée.»[122] Le 9 octobre, elle lui confie:

Hier j'ai été dîner chez Rossini, qui est toqué de Manina, savez-vous qu'elle est plus belle que vous, mia cara, mais vous avez un air qui me plaît. Pourquoi voulez-vous vous remarier, prendre un maître ne vous convient pas, un artiste ne devrait songer qu'à son art, j'ai eu beau lui dire que non, il me tient pour fiancée ou à peu près.[123]

La duchesse Colonna revoit Rossini le 18 octobre, comme elle l'écrit à sa mère: «J'écris en hâte la comtesse Delphine [Potocka] devant venir me prendre pour aller chez Rossini.»[124] Après 1864, le contact semble s'être amenuisé, peut-être en raison des nombreux voyages de la duchesse Colonna[125]. Toutefois, elle écrit le 11 novembre 1865 à sa mère:

Alboni est venue aussi, il paraît que Mme Rossini est toquée de cette crème, qu'elle m'attend avec impatience afin de l'avoir, que faire, si Mr Jundzill[126] vient ces jours-ci envoyez-la moi, peut-être pourrait-il en la confiant aux employés me la faire arriver à Paris, où j'enverrais la prendre à la gare sur avis télégraphique chez un employé désigné, le même jour mais ce sera peut-être impossible. Enfin je remettrai à votre retour ma visite chez Rossini.[127]

Enfin, Adèle écrit à sa mère le 19 décembre 1866: «J'ai été hier soir avec l'Alboni, savoir des nouvelles de Rossini qui est assez malade, je crois qu'il s'en va.»[128] Toutefois, l'influence de Rossini ne s'arrête pas à celle qu'il a pu

116 Manina était le surnom de la duchesse di Gallo. Née Marianna Brancaccio di Ruffano en 1839, elle avait épousé Marcello Mastrilli, Duca di Gallo. Il s'agit d'une amie de la duchesse Colonna.

117 I.1.1.1864.31.

118 Delfina Potocka, née Komar (1807-1877), comtesse polonaise, qui a joué un rôle important dans l'émigration polonaise des années 1830 et 1840. Elle a notamment été l'amie de Frédéric Chopin. Elle tenait un salon à Paris et était réputée pour sa voix admirable.

119 II.2.1.6.

120 II.2.1.6.

121 II.2.1.6.

122 I.1.1.1864.39.

123 I.1.1.1864.41.

124 I.1.1.1864.44.

125 Pour plus d'informations, consulter Bessis, *Marcello sculpteur*, pp. 222-223.

126 Le comte Victor Jundzill (1831-1875) était ingénieur des chemins de fer.

127 I.1.1.1865.3.

128 I.1.1.1866.7. On sait que Rossini fut très malade dès décembre 1866.

exercer de son vivant. En effet, on trouve dans un carnet datant de 1873, une entrée du 30 janvier:

Mme Riesener[129] me dit que la maxime de Delacroix était, il faut posséder le métier assez complètement pour aller au-delà, l'oublier au besoin. C'est à peu près ce que me disait Rossini, il faut avoir toute la science nécessaire en musique pour l'oublier, lorsqu'on compose, s'en servir seulement, sans composer pour faire voir ce qu'on sait, comme fait maint Allemand.[130]

Le fonds d'archives Marcello conservé aux Archives de l'Etat de Fribourg contient un brouillon de lettre de la duchesse Colonna et la réponse de Rossini, accompagnée d'une partition autographe.[131] Le brouillon de lettre de la duchesse Colonna n'est pas daté[132]. Cette missive date du 24 février 1864, car Rossini parle du «24 prossimo passato» dans sa réponse, datée du 6 mars 1864.[133] Qui plus est, la duchesse écrit, le 24 février 1864, à sa mère: «J'écris à Rossini à qui je donne le buste de la petite duchesse.»[134] Elle utilise du papier de deuil et Rossini évoque également cette circonstance dans sa réponse: l'oncle d'Adèle, Ladislas de Diesbach de Belleroche, venait de décéder.[135] Déjà le 10 mars 1864, Adèle rend compte à sa mère de la réponse reçue:

J'ai reçu une lettre de Rossini que je vous copierai. Il y dit que je suis le plus noble type féminin qu'il connaisse; belle comme m'a faite la nature et bonne comme l'a voulu maman, pour laquelle il a un tendre souvenir. Je suis la colonne de sa vieillesse, etc, etc, hyperboles italiennes.[136]

Comme dans le cas de la première lettre de Liszt, cette relation du contenu de la missive reçue à sa mère, ainsi que la volonté d'une copie intégrale montrent que la duchesse Colonna a attaché de l'importance à cette réponse

129 Laure Riesener, née Peytouraud (1822-1900), épouse de Léon Riesener (1808-1878), peintre qui était cousin germain et ami d'Eugène Delacroix. Il possédait une maison et un atelier rue Bayard, dont il loua un appartement à la duchesse Colonna.

130 II.2.1.12.

131 I.2. Rossini.

132 I.2.Rossini.2. L'original n'a pas été retrouvé. Toutefois, la volonté de la duchesse Colonna d'écrire ses *Mémoires* à partir des brouillons conservés et la comparaison de quelques originaux avec les brouillons, fidèles, nous permettent de le considérer comme une retranscription exacte de la lettre envoyée.

133 I.2.Rossini.1.

134 I.1.1.1864.9.

135 Dans les lettres à sa mère, la duchesse Colonna évoque l'agonie, puis le décès de son oncle à Nice. Ladislas de Diesbach de Belleroche avait épousé Caroline de Maillardoz, la sœur de sa mère. Cf. lettre à sa mère et les condoléances à sa tante contenues dans la missive du 9 février 1864; I.1.1.1864.6.

136 II.2.2.3.22.

de Rossini et, naturellement, qu'elle transmet à sa mère les compliments qui lui sont adressés par le maître. Quant au contenu des lettres, il est principalement question d'un buste que Marcello offre à Rossini, qui avait manifesté de l'intérêt pour ce dernier. Dans ses *Mémoires*, la duchesse Colonna écrit :

Quant au troisième buste, je n'avais pas eu le temps d'en faire faire un marbre et ce fut sous l'image d'une cire vierge qu'apparut un petit portrait qui était celui d'une douce, naïve victime, la Duchesse de San Cesario, dont la vie a été brisée depuis d'une façon tragique, dont l'expression habituelle était celle d'une résignation angélique. Depuis ce buste me fut demandé par Rossini.[137]

Rossini a donc manifesté son intérêt pour le buste de la duchesse de San Cesario (1802-1883 ; Fig. 7).[138] Cette dernière, née Francesca Berio, était la dame de compagnie de la reine de Naples[139]. Rossini la connaissait bien, car il s'agit de la fille de Francesco Berio di Salsa, le librettiste de son *Otello* – représenté pour la première fois en 1816 au Teatro del Fondo à Naples.[140] L'échange de lettres entre la duchesse Colonna et Rossini débute par le brouillon de la main de la duchesse[141] :

En quittant Paris, l'été dernier très illustre maître, j'obtins de vous, avec la promesse d'un souvenir amical, la permission de vous dédier celle de mes œuvres, qui vous avait plu davantage. Je viens aujourd'hui invoquer votre bon accueil pour ce buste, dans le sanctuaire où il n'est certes pas digne de pénétrer, où seulement votre bienveillance pouvait l'admettre.[142]

N'y voyez point une prétention du sculpteur Marcello mais gardez-le en souvenir d'une personne qui vous est j'ose le dire, éperdument attachée, et comme un gage de l'admiration profonde, du culte véritable que m'inspire le génie du grand Rossini. Veuillez être mon interprète auprès de votre aimable et digne compagne et remerciant Madame Rossini de sa parfaite bonne grâce à mon égard, croire à mes sentiments les plus affectueux

A. Colonna

137 II.3.1.

138 Il ne s'agit pas de la seule statue de Marcello appréciée par Rossini. En effet, la duchesse Colonna écrit à Alexandre Apponyi : « J'ai été interrompue par la visite de Rossini qui est enthousiasmé par la sombre Hécate et prédit un grand et sérieux succès. Dieu l'entende ! », lettre du [31 janvier- 2 février] 1866 ; II.2.2.3.68. *Hécate et Cerbère* (1867) est une commande personnelle en 1866 de Napoléon III destinée à l'entrée de la forêt de Fontainebleau. Cf. Bessis, *Marcello sculpteur*, pp. 129-130.

139 Cf. Carlo Di Somma del Colle, *Album della fine di un regno*, Napoli, Electa, 2006, p. 364.

140 Comme en témoignent des descriptions du salon de Francesco Berio di Salsa. Cf. Lady Morgan, *Italy*, London, Henry Colburn and Co., 1821, vol. 2, pp. 403-407.

141 I.2.Rossini.2.

142 Marcello fait allusion au buste de la Duchesse de San Cesario. Selon Bessis, Rossini a reçu le buste exposé au salon de 1863, qui se trouve maintenant dans les collections de l'assistance publique. Cf. Bessis, *Marcello sculpteur*, p. 93.

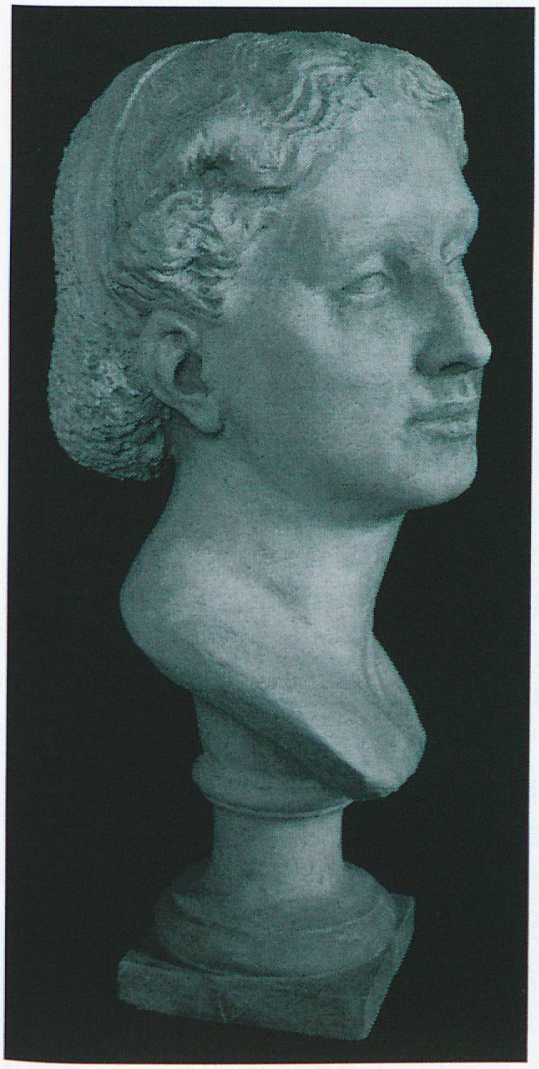

Fig. 7 : Marcello, *La Duchesse de San Cesario*, 1863, plâtre, 41 × 21 × 24 cm, Fribourg, Fondation Marcello © Museo Vincenzo Vela / foto Mauro Zeni.

Rossini répond – bien que le classement des Archives de l'Etat de Fribourg place sa missive en premier – à la duchesse Colonna par cette lettre en italien[143] :

Adorabile Duchessa –

La mal ferma mia salute m'impedì riscontrare prima d'ora (come me ne correva debito) la pregiatissima vostra 24 P.P.[144], essa, pegno della costante vostra bontà per me, mi annunziava il generoso dono che è ora in mio potere e che forma il più bel ornamento del mio gabinetto, questa Lazzeroncïna[145] modellata dal mio Fidias (che è il tipo femminino più nobile che veder si possa, dalla Colonna[146] che sostiene la mia vecchiezza, dal mio angelo terreno) fu e sarà ognora la mia delizia ; grazie adunque o Pregiatissima Duchessa, piaciavi [sic] credere che la mia gratitudine ugualia [sic] la mia ammirazione per voi.

143 I.2 Rossini.1.

144 Abréviation de « prossimo passato » ancienne forme d'*ultimo scorso*.

145 Diminutif de *lazzarone*, qualifiant un Napolitain de basse extraction. Le buste que Rossini reçoit est celui de Francesca Berio, dame de compagnie de la reine de Naples. Rossini la connaissait bien – ce qui explique ce qualificatif ironique – car elle était la fille du librettiste de son *Otello*.

146 Jeu de mot basé sur le nom de la duchesse Colonna.

Duolmi che un tristo lutto[147] vi tenga ancora per qual che tempo lontana da noi, possan questi giorni di ritardo col sussidio delle ali della nostra tenerezza per voi volare rapidi e rinovarci il sommo bene di rivedervi Bella quale natura vi fece, Buona quanto L'Influenza materna lo vuolse. Mia moglie che vi è devotissima a me si unisce per ossequiare l'autrice de vostri giorni la fortunata madre vostra, io poi voglio siate certa che a nessuno son secondo in amarvi ed ' ammirarvi, vogliate credere veritieri i caldi sentimenti di riconoscenza e di adorazione che in questo foglio ho vergati.

Rossini
Paris 6 mars 1864

Outre l'admiration que Rossini manifeste pour le talent de Marcello et le buste qu'il vient de recevoir, la lettre contient comme excuse de ne pouvoir revoir rapidement la duchesse Colonna pour des raisons de santé une partition autographe, signée «L'Invalide Rossini» (Fig. 8).[148] Il ne s'agit pas d'une composition destinée à être jouée, mais d'un hommage; typique de la pratique des compositeurs de cette époque. Toutefois, cette partition est intéressante, car elle correspond à la dernière phase créatrice de Rossini, celle des *Péchés de vieillesse*.[149]

On retrouve dans ce manuscrit l'humour qui préside à ce corpus de vieillesse. Dans notre cas, le gag est évident: sur trois portées distinctes, on répète la même gamme ascendante chromatique (la^2-fa^4), en modifiant la dynamique. La première portée présente des soufflets, la deuxième un *decrescendo* suite à une attaque *forte*, la troisième un *crescendo* suite à une attaque supposée *piano*. Enfin, une quatrième portée propose une cadence sur *la* (ton de la gamme précédente). Il s'agit cette fois d'un segment de gamme chromatique: six notes liées par deux, dont les deux premiers groupes s'achèvent par un accent.

147 Allusion au décès de l'oncle, Ladislas de Diesbach de Belleroche, de la duchesse Colonna.

148 I.2.Rossini.3.

149 Sur les *Péchés de vieillesse*, voir Sergio Martinotti, «I 'peccati' del giovane e del vecchio Rossini», in *Testimonianze, studi e ricerche in onore di Guido M. Gatti (1892-1973)*, a cura di Giuseppe Vecchi, Bologna, A.M.I.S., 1973, pp. 249-271; Philip Gossett, «Rossini e i suoi 'Péchés de vieillesse'», *Nuova rivista musicale italiana*, 14/1, 1980, pp. 7-26; Marvin Tartak, «Prefazione», in Gioachino Rossini, *Quelques riens pour album*, a cura di id., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1982 (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/7), pp. XV-XX; Rossana Dalmonte, «Album français. Morceaux réservés», a cura di ead., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1989 (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/2), pp. XVII-XXXVII; Marvin Tartak, «Prefazione», in Gioachino Rossini, *Musique anodine: Album italiano*, a cura di id., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1995 (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/1), pp. XVII-XXXVII; Hans Rudolf Huber, «Rossini zitiert Offenbach», *La gazzetta: Zeitschrift der deutschen Rossini Gesellschaft*, 9, 1999, pp. 11-15; Ulrike Teske-Spellerberg, «Die Klavieralben aus Gioachino Rossinis 'Alterssünden'», in *Rossini in Paris. Tagungsband*, hrsg. von Bernd-Rüdiger Kern und Reto Müller, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2002, pp. 153-179.

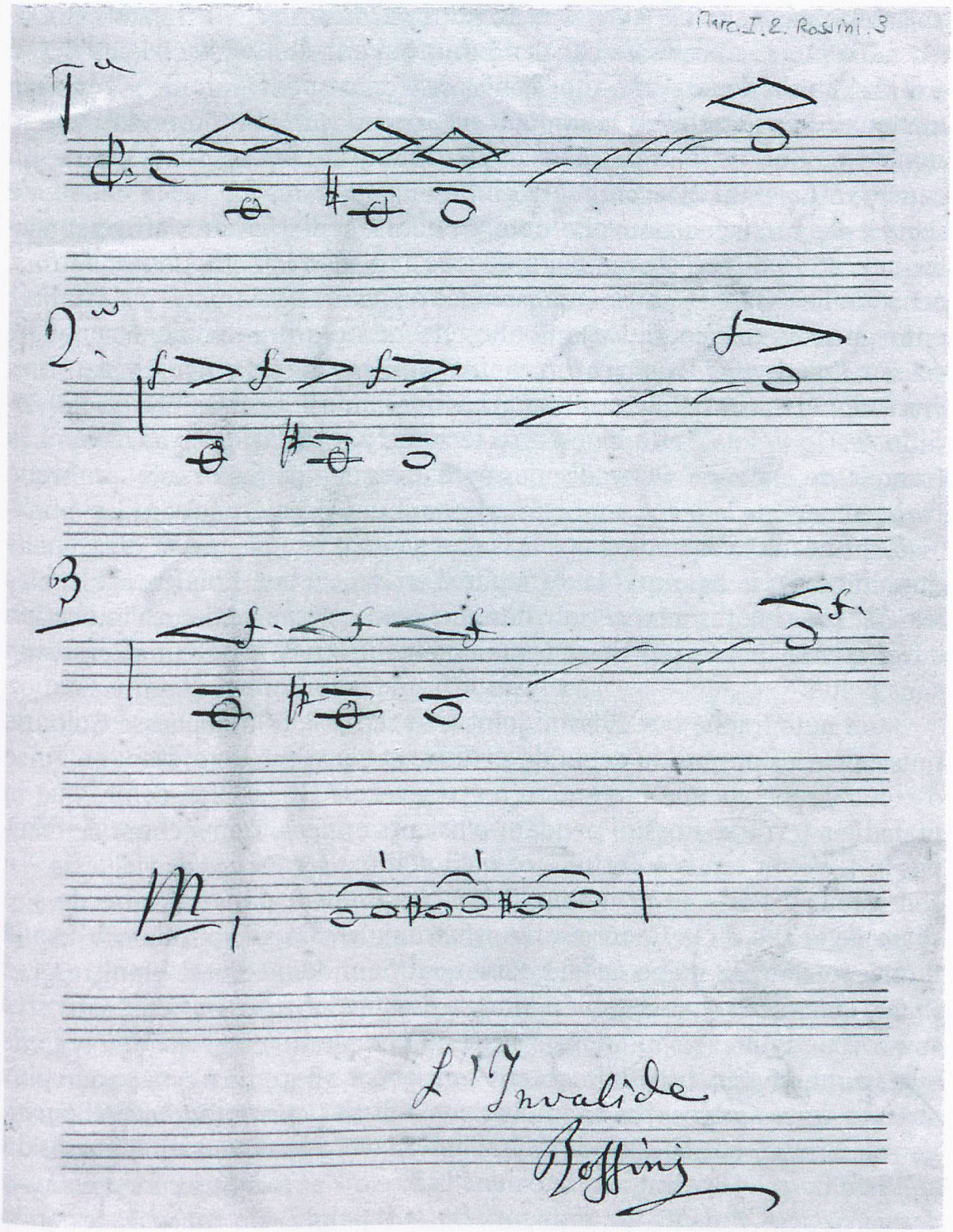

Fig. 8: Partition autographe de Rossini, *L'invalide*, AEF Papiers Marcello I.2.Rossini.3, © Archives de l'Etat de Fribourg.

Cette page semble alors être le portrait musical de «L'Invalide Rossini»: une montée prudente par demi-tons qui s'arrête sur le sixième degré – et non sur la dominante – qui nous laisse en suspens, comme si l'énergie manquait pour atteindre la tonique supérieure (*la*^{4}). En outre, la montée semble rendue pénible par le manque de souffle: les soufflets donne un caractère haletant à la première gamme; le *decrescendo* de la deuxième représente à chaque nouvelle note *forte* une tentative de s'affirmer victorieux de la difficulté, mais qui échoue lamentablement, à chaque fois, échec qui se signale par le *decrescendo*, équivalent à la perte de vitalité; enfin la troisième tentative entonne chaque note prudemment avant de réussir un *crescendo*, qui n'est pas aussi glorieux qu'il pourrait y paraître, étant donné que chaque note repart à une intensité inférieure de la précédente. Toutefois, cette gamme se termine par un *fa*^{4} *forte* et mène à la formule de cadence. Cette dernière – d'une simplicité extrême – marque l'achèvement de la pièce, tout en soulignant une dernière fois, grâce à la liaison par deux avec un accent sur la deuxième note (*mi* – *fa*; *fa* dièse – *sol*) donnant un côté haletant, la difficulté d'arriver au but. Finalement, seules les deux dernières notes (*sol* dièse-*la*) sont présentées sans indication autre que la liaison par deux (sans accents), signalant le but atteint non sans peine.

Cet autographe que Rossini joint à sa réponse à la duchesse Colonna musicalise les propos du début de sa lettre et constitue un présent en guise d'excuse, sans aucune prétention à être exécuté. Il est bien connu que la maladie a terrassé Rossini pendant plusieurs années, l'empêchant de composer. Il s'était remis à écrire – ce qu'il nomme ses *Péchés de vieillesse* – à son retour à Paris au printemps 1855, notamment dans le cadre de son salon de la rue de la Chaussée d'Antin, tenu le samedi soir, durant lequel il était souvent au piano (bien que se qualifiant de médiocre pianiste). Les *Péchés de vieillesse* sont généralement des pièces courtes, montrant très souvent un immense humour musical, comme dans les cas de *Mon prélude hygiénique du matin* ou du *Hachis romantique*. La parodie n'est pas non plus absente de ces pièces, par exemple dans le *Petit Caprice (Style Offenbach)*. L'auto-parodie, par le biais de l'autocitation, est également un élément du style du dernier Rossini, comme dans la *Marche et Réminiscence pour mon dernier voyage*, qui cite notamment «Di tanti palpiti» de *Tancredi*, le rondò final de *Cenerentola* et l'ouverture de *Guillaume Tell*. Quant à la maladie, dont les effets sont tournés musicalement en dérision, elle apparaît dans l'*Etude asthmatique*. Même la mort est soumise à ce traitement dans les *Adieux à la vie!*, sous-titrés *Elégie (sur une seule note)* qui voit l'interprète ne chanter qu'une seule note, un *do*^{4}.

Il n'est donc pas surprenant de trouver sous la plume de Rossini – même si cela n'a aucune destination concrète – une page tournant en déri-

sion sa maladie. Comme la pratique du présent d'un autographe musical accompagnant une lettre est courante chez les compositeurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Toutefois, il s'agit à ce jour d'une première dans la correspondance de Rossini : aucun autre document présentant ces caractéristiques n'a encore été recensé (une blague qui soit dit en passant montre que les deux étaient des amis proches). Si Rossini, avec ses *Péchés de vieillesse*, s'auto-parodie et regarde avec un amusement certain, sa carrière antérieure, il semble ici aller plus loin. En effet, il se moque, de manière contemporaine, de sa nouvelle manie de composition, celle des *Péchés de vieillesse*, qui se voit parodiée dans «L'Invalide Rossini». On peut donc comprendre cette page – plus que comme une extension – comme une parodie de ses *Péchés de vieillesse*, qui ne fait que souligner la part fondamentale que tient l'humour dans la production de Rossini, car comme l'a bien compris Pauline Viardot: «Quant à Rossini, cette espèce de lanterne magique, toute cette foule qui passe à travers ses salons comme dans la rue, l'amuse. Je pense bien qu'intérieurement il se moque de tout et de tous.»[150] *L'Invalide* n'était probablement pas une occurrence unique dans la production rossinienne, toutefois les conditions particulières de conservation du fonds Marcello nous permettent d'observer un phénomène que la dispersion habituelle des sources a rendu indécelable dans d'autres cas.

Conclusion

Il est bien connu que la sociabilité des salons favorise les échanges artistiques: la duchesse Colonna a fréquenté plusieurs de ces cercles. A Paris, elle a notamment rencontré Liszt et Rossini – peut-être parfois en même temps: ils partagent nombre de relations communes et Liszt et Rossini étaient amis. A Rome, elle fréquente le salon de l'Académie de France, qui accueillait entre autres Liszt et Gounod. Les missives conservées – que ce soit leurs échanges ou les mentions de Liszt et de Rossini dans la correspondance de la duchesse Colonna – ne rend pas justice à la richesse des propos qu'ils ont pu échanger dans les salons. S'il paraît certain que la duchesse Colonna a fait profiter «Marcello» de ses contacts, il n'en semble pas moins certain que Marcello sculpteur faisait partie du monde fréquenté par les deux compositeurs et qu'ils en appréciaient ses réalisations.

150 Lettre de Pauline Viardot à Julius Rietz du 6 janvier 1859; Cf. Michèle Friang, *Pauline Viardot au miroir de sa correspondance*, Paris, Hermann, 2008, p. 136.

Malheureusement, ce type de sociabilité implique que leurs échanges dans les salons sont irrémédiablement perdus pour la postérité et forts compliqués à reconstruire précisément pour le chercheur. Néanmoins, ils sous-tendent la création artistique et la construction de l'identité personnelle de ces trois acteurs importants de la vie culturelle du XIXe siècle.

Abstract

The Duchess Colonna (1836-1879), also known as Marcello, was a renowned sculptress. She was in contact with many composers amongst who were Franz Liszt and Gioachino Rossini. This paper offers a publishing of the correspondence they exchanged, preserved in the Fonds Marcello des Archives de l'Etat de Fribourg. It also relates the relationships the Duchess Colonna had with both composers thanks to a compilation of excerpts from the Duchess's general correspondence, for the most part previously unpublished. A long elaborate description of the ceremonies hosted in honour of Liszt in Hungary dating from the 8th to the 11th of November 1873 is in this collection. Finally, an unedited handwritten score by Rossini is preserved with a letter he wrote to the Duchess Colonna dating from the 6th of March 1864. In the letter he apologises to the Duchess Colonna for not having been able to visit her because of illness. For this reason he entitles his musical present *L'invalide*. Contemporary of *Péchés de vieillesse*, *L'invalide* is a parody of this new craze for composition. Therefore this manuscript enlightens the last phase of Rossini's works.

Bibliographie

Bessis Henriette, *Marcello sculpteur*, Fribourg, Musée d'Art et d'Histoire, 1980.

Dalmonte Rossana, «Prefazione», in Gioachino Rossini, *Album français. Morceaux réservés*, a cura di ead., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1989, pp. XVII-XXXVII (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/2).

Di Somma del Colle Carlo, *Album della fine di un regno*, Napoli, Electa, 2006.

Franz Liszt's Briefe, gesammelt und hrsg. von La Mara [Marie Lipsius], Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893-1902.

Friang Michèle, *Pauline Viardot au miroir de sa correspondance*, Paris, Hermann, 2008.

Gossett Philip, «Rossini e i suoi 'Péchés de vieillesse'», *Nuova rivista musicale italiana*, 14/1, 1980, pp. 7-26.

Huber Hans Rudolf, «Rossini zitiert Offenbach», *La gazzetta : Zeitschrift der deutschen Rossini Gesellschaft*, 9, 1999, pp. 11-15.

Liszt Franz, *Correspondance. Lettres choisies*, présentées et annotées par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987.

Liszt Franz, *Lettres à Cosima et à Daniela*, sous la dir. de Klára Hamburger, Sprimont, Mardaga, 1996.

Martinotti Sergio, «I 'peccati' del giovane e del vecchio Rossini», in *Testimonianze, studi e ricerche in onore di Guido M. Gatti (1892-1973)*, a cura di Giuseppe Vecchi, Bologna, AMIS, 1973, pp. 249-271.

Morgan Lady, *Italy*, London, Henry Colburn and Co., 1821.

Spiller Adolph, «Franz Liszts fünfzigjährige Jubiläumsfeier in Pest», *Neue Zeitschrift für Musik*, 69, 21 novembre 1873.

Tartak Marvin, «Prefazione», in Gioachino Rossini, *Musique anodine: Album italiano*, a cura di id., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1995, pp. XVII-XXXVII (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/1).

Tartak Marvin, «Prefazione», in Gioachino Rossini, *Quelques riens pour album*, a cura di id., Pesaro, Fondazione G. Rossini, 1982, pp. XV-XX (*Edizione critica delle opere di Gioachino Rossini*, VII/7).

Teske-Spellerberg Ulrike, «Die Klavieralben aus Gioachino Rossinis 'Alterssünden'», in *Rossini in Paris. Tagungsband*, hrsg. von Bernd-Rüdiger Kern und Reto Müller, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2002, pp. 153-179.

Vincent Delphine, «Marcello et la musique : la part de l'ombre de l'inspiration ?», in *L'autre Marcello. Adèle d'Affry, ses écrits, sa vie, son siècle*, actes du colloque international (Fribourg, 27-28 novembre 2014), sous la dir. de Aurélia Maillard Despont et Michel Viegnes, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

Walker Alan, *Franz Liszt. The final years 1861-1886*, [Ithaca], Cornell University Press, 1997.